This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II. A. 2145

TION FUND

# *MÉMOIRES*

DE

MADEMOISELLE

# DE BAUDÉON,

POUR

# SERVIR A L'HISTOIRE

DE L'ANNÉE DERNIERE.

1786.

# MEMOIRES

DE

MADEMOISELLE

DE

# BAUDEON.

Que de chagrins on s'épargneroit ſi loin du tourbillon de la ſociété on ſe donnoit des occupations paiſibles & variées! ſi, à la reſſource féconde de l'union domeſtique, on joignoit la culture des beaux arts ; &

ſi enfin on cherchoit dans les bras conſolans de l'amitié un abri contre l'orage des passions ! Les événémens que je vais raconter ſont connus de tout le monde. La ſuite qu'ils ont eüe l'est moins ; leur cauſe est entièrement ignorée. Il est un genre d'éloquence que les talens les plus ordinaires rencontrent quelque fois, c'est celle du cœur lorsqu'il est fortement pénétré des objets qui l'ont affecté ; il ſeroit bien extraordinaire qui cet ouvrage n'eut pas ce mérite.

Monsieur de *Baudéon* étoit un gentilhomme du Poitou, retiré dans ſes Terres. La descente des Anglois dans l'Isle d'Aix au commencement de la guerre de 1756 lui donna occasion de montrer du ſang froid, des connoissances, & de l'intrépidité. Il étoit alors Major d'un Regiment d'Infanterie. Son Colonel qui l'estimoit plus qu'il n'auroit voulu, non ſeulement ne choisit pas cette circonstance pour le faire connoître, mais fit présent de ce ſuc-

cès au Capitaine qui fervoit fous fes ordres. La cour qui ne voit que par les yeux des chefs envoya fes récompenses à cet Officier & laissa le Major dans un oubli désespérant pour un homme d'honneur, qui ne fert que pour la gloire. Nulle plainte n'importuna les bureaux, & fa retraite fut la feule grace qu'il demanda au ministre trompé. De retour au château de fes ancères fon premier foin fut de l'embellir. On s'attache à l'ouvrage de fes mains & l'on est toujours bien au milieu de fes creatures. Sa terre s'appelloit LA BUSSIERE. Elle étoit bâtie. Mais au commencement de ce fiècle on ne connoissoit pas le luxe des jardins & cet amas de fuperbes inutilités dont les Anglois ont donné le modèle, que les nations rivales ont ensuite adaptées à leur goût. Sa fortune lui défendoit les folies, mais lui permettoit les choses d'agrément. La *Bussière* ne devint pas un lieu à citer comme *Menars* & *Chanteloup*, mais un féjour agréa-

ble ou il y avoit encore assés à faire pour s'occuper & point assés pour ne pas joüir.

Mr. de *Baudéon* s'étoit marié très jeune avec une Demoiselle qui n'avoit pour elle que ſa naissance & ſa fortune. Point de figure, peu d'esprit, moins encore d'usage qui y ſupplée. Elle partageoit ſon temps entre ſa toilette, le ſoin de ſes oiseaux, & le commérage avec ſes voisines. Son époux acquittoit les devoirs de l'hymen avec des robes, d'excellent caffé & lui donnoit pour Dames d'honneur la femme du juge & les nièces de ſon curé, D'ailleurs ils ſe voyoient ordinairement dans leur banc à l'Eglise. Qu'on ne croye pas cependant que ſon esprit fut tout à fait aliéné, mais elle avoit une inaptitude ſi complette, une nullité d'idées, ſi absolüe, que lorsqu'elle ſe trouvoit en compagnie, elle tenoit ſon mari dans une crainte habituelle d'entendre ce qui ne devoit pas être dit ou de voir ce qui ne

devoit pas être fait. Il n'y a ni raison, ni loi qui puisse faire supporter constamment une aussi pénible situation.

De ce mariage étoit provenüe une fille. Son père absent par devoir, trop sage pour l'avoir laissée entre les mains inhabiles de sa mère, l'avoit faite élever à Paris avec tous les soins imaginables. Ceux qui veillérent à son éducation secondérent d'autant plus volontiers les intentions de Mr. de *Baudéon* qu'ils travailloient sur un sujet enrichi des dons de la nature & du plus précieux de tous, le desir de les cultiver.

Maximilienne de *Baudéon* avoit la figure belle & intéressante, noble & spirituelle; sa taille elancée avoit ces riches proportions auxqu'elles les arts & les soins donnent ensuite l'équilibre, la douceur des mouvemens, & le charme des graces. Sa demarche agile n'avoit ni la vivacité de la jeunesse, ni le compassé d'une prudence précoce, le front

ouvert, le regard doux, le fouris de l'innocence, l'air du bonheur ; à des dehors si avantageux, il est flatteur de joindre à peu près tous les talens qui peuvent embellir les destinées d'une jeune personne ; la musique & fur tout l'art de chanter ; le dessin & la facilité de transporter la nature fur le vélin ; la danse qui est quelque chose quand elle est foignée ; le goût de la lecture, qui introduit à toutes les fciences, & ce petit assortiment de connoissances élémentaires telles que la fable, la géographie, l'aritmethique, l'Anglois, l'Italien, & les premiers tableaux de l'histoire.

Agée alors de dix huit ans, cinq s'étoient ecoulés depuis que fon père ne l'avoit vue ; fa mère l'avoit quittée des l'âge de trois. Mr. de *Baudéon* avoit fondé fur cette aimable enfant, le bonheur de fa vie & l'agrément de fa maison. Il fut la chercher & résolut de passer un an avec elle avant de la remettre aux bras étran-

gers de l'hymen. Frappé de ſon maintien, ſa première ſensation fut une nuance de respect mêlé aux doux transports de la tendresse. Je ne ſçais ſi dans la nature, il est un plus beau moment pour un coeur paternel que celui ou il acquiert tant de biens à la fois. C'est alors qu'il ſent dans toute ſon etendue le bonheur d'être père. Mr. de *Baudiſon* ne pouvoit ſe défendre de quelqu'orgueuil & il remercioit la providence qui lui donnoit des jours à passer avec cette intéressante créature.

Maximilienne de ſon côté eprouvoit la douceur d'un ſentiment pur au quel elle pouvoit s'abandonner & ne ſe rendoit point compte encore de la nouvelle ſituation de ſon ame.

Son père lui raconta la cause récente de ſa retraite, l'état de ſa mère, ſon plan pour l'avenir; il la mit au fait de ſa fortune, de ſes vues pour ſon établissement, de quelques idées de voyages.

Il lui demande enſuite avec bonté, ſi dans tout cela elle entrevoit que leurs goûts feront d'accord. Preſſée par l'heureux beſoin de ſe confier elle lui avoue qu'une peine ſecrette altère la pureté de ſon bonheur. L'amitié la plus tendre & la mieux éprouvée l'attachoit à une penſionnaire du même couvent. L'idée d'une ſéparation peut-être éternelle & ſurement très longue briſoit ſon coeur. Pourquoi ſe ſéparer, lui-dit Mr. de *Baudéon*? offrés-lui un appartement à la *Buſſière*. Mais ſi elle a un Père, vous ſerés néceſſairement ſéparées.

Cette complaiſance conſola Maximilienne. L'avenir lui promit au moins ce qu'elle ne pouvoit eſpérer pour le moment, & le bonheur qu'elle devoit au meilleur des pères fut plus entier.

Mr. de *Baudeon* rendit une viſite le lendemain à la ſupérieure du couvent qui avoit vu croitre l'enfance de ſa fille, & la pria de lui dire avec franchiſe ſes

défauts & ses goûts. Cette Dame sans dissimuler lui confia que Mademoiselle Maximilienne avoit quelques dispositions à la hauteur & mêloit à ces sentimens je ne sçais quoi de romanesque qui pourroit avoir quelque inconvénient si ses lectures favorisoient ce penchant. Elle ajouta que ses progrès dans la piété avoient été plus lents que dans les connoissances profanes, mais qu'elle possédoit à un haut degré les vertus humaines telles que la docilité, la compassion, le desir d'être utile, l'amour de ses devoirs; que puisque le Seigneur ne lui avoit pas fait la grace de l'appeller à un état plus saint, elle auroit au moins les qualités qui font une femme acomplie, une mère vertueuse, & une fille soumise.

Mr. de *Baudéon* se consola du refus que le Seigneur avoit fait de la vocation & renouvella à cette bonne religieuse tout le que sa sincérité méritoit de remercimens.

Quoique ſa fille fût depuis onze ans à Paris il lui étoit inconnu. Son père n'éveilla pas un desir fort naturel dans la crainte que la ſéduction de ce ſéjour enchanteur ne nuisit à celui de la Bussière. Mais avant de le quitter il ſouhaita connoitre cette amie qui faiſoit verser les premières larmes à ſa fille. Elle s'appelloit Mademoiselle de *Bédissan*. Vingt ans, une brune piquante, l'esprit également brillant & ſolide, auteur d'un livre de morale recu avec plaiſir même après la *Rochefoucault*; une tendresse pour Maximilienne ressemblante à un ſentiment qui prend le change.

Mr. de *Baudéon* lui proposa de passer dans la ſuite quelques mois à la *Bussière*. Je ne m'appartiens pas, lui dit-elle; outre le premier des devoirs que mon coeur brule de remplir, mes parens croient avoir préparé mon bonheur dans un mariage ébauché il y a plusieurs années: j'ignore ce que c'est que le mariage,

mais j'ai connu le bonheur; je mettrai mon père dans le ſecret de mon ame ; il est bien changé, ou dans peu je reverrai mon amie. Mr. de *Baudéon* fut frappé de cette tournure de caractère. Non ſeulement il approuva l'intimité de ſa fille, mais il entrevit une ressource précieuse dans une personne aussi aimable. Cette prémière ſensation, à la qu'elle on ne résiste point, fut très forte chez lui.

Il fallut les ſéparer. Maximilienne avoit le ſein d'un père pour déposer ſa douleur, & répandre ſes larmes. Mademoiselle de *Bédissan* n'avoit qu'un lieu ſolitaire & des compagnes insensibles, ſe vengeant en ſecret des préférences qu'on avoit données à celle qu'on regrettoit. Les vifs chagrins ſont un mal ſi étranger à la jeunesse qu'elle les ſupporte à peine.

Arrivée à la Bussière, Maximilienne s'empresse de voler vers ſa mère, qui la reçut avec une espèce de contrainte & parut la désirer moins tendre & plus re-

spectueuse. Son accent, sa parure, l'amour des arts, la façon de se faire servir & sur tout l'élégance d'une femme de chambre qui se nommoit Victoire lui déplurent; aussi répétoit elle jusqu'à la satiété que sa fille sans doute seroit la Dame du château dont elle alloit devenir la concierge. Ces propos revinrent à Monsieur de *Baudéon*. Il en prévint les suites en traçant à sa fille la route exacte qu'elle devoit tenir.

Malgré ces sages précautions il se répandit dans le voisinage qu'elle se donnoit des airs ; que c'étoit une mervelleuse ; qui prévenoit à peine sa mère ; & qu'enfin elle n'acueilloit dans sa société que des grands, ou des philosophes, ou des virtuoses. Cette opinion devint si générale que les femmes reculérent autant qu'elles purent les devoirs de politesse que la société impose. Il fallut cependant les remplir. Il est vrai, Maximilienne n'avoit pas cette gayté tumultueuse de la Province ; on lui en fit un crime ;

l'absence de fon amie, & les plaintes de fa mère laissoient toujours quelques nuages fur fon front ; on les prit pour de l'ennui. On proposa de ces parties de campagne qui occupent la journée entière, & ou l'on fe fatigue fans s'amuser, elle les éluda ; on l'appelle bégueule & des amies officieuses vinrent avertir fon père que cette indifférence pour des choses permises décloit un cœur egaré dans d'autres goûts.

Le Comte de *St. Ange*, le plus riche particulier de la province vint passer quelques jours à la Bussière. Il étoit homme du monde, un peu fastueux, assez au fait de la capitale ou il passoit fes hyvers. Maximilienne lui parut une conquête digne de tous fes foins & un parti très propre à reparer les bréches que Paris avoit fait à fa fortune. Il eut donc les empressemens qui annoncent un arrière projet & comme ils fe tournoient aussi vers Mr. de *Baudéon* les yeux actifs de la

ſociété appercurent tout de ſuite un mariage. Le Comte ſe trouvoit assez bien acueilli pour risquer une demie confidence. Mr. de *Baudéon*, tout en le remerciant de la preférence qu'il destinoit à ſa fille, ſupposa qu'il la connoîtroit d'avantage avant de lui en parler. Ce conseil étoit d'autant plus ſage que Maximilienne ne partageoit pas les heureuses dispositions de Mr. de *St. Ange*. Elle lui trouvoit l'air boursouflé que donne le fortune à ceux qui n'ont que cela, & des prétentions à être gâté par les femmes; parlant ſans cesse du bonheur éxagéré de quelques hommes courus, dont quelques femmes galantes font la rèputation. D'ailleurs il avoit un grand défaut pour Maximilienne, c'étoit de ſe livrer aux plaiſirs aux quels il ne faut que ſe préter, & d'éffleurer les goûts aux quels il est bon de ſe livrer. Il auroit dansé toute une nuit & la lecture le faisoit bâiller après une demi-heure. N'y prenant point assés

d'intéret pour s'occuper de ſes défauts, elle préféroit cependant ſa ſociété à tout ce qu'elle avoit vu jusqu'alors à la Busſière.

Elle reçut, à cette époque, des nouvelles de Mademoiselle de *Bédissán* que nous appellerons desormais Leopoldine. Au lieu de donner au lecteur des éclaircissemens préliminaires il nous paroit plus ſimple de transcrire la première lettre.

*Du château de Barlemont le 16 Mai 1783.*

„Je ne ſçavais pas qu'écrire fut un aussi grand bonheur, & que l'absence fut le prémier des maux. Ce n'est pas exister que de regretter ſans cesse. Je ſens ſi bien l'étendüe de ma perte que rien ne peut m'en distraire. O ma tendre amie laisse à mon cœur le temps d'exhaler ſes chagrins. On les lit ſur mon visage désolé, on me croit martyr de ma vertu, & tourmentée d'une passion que je n'ôse avouer ni ne peux vaincre. Quel est l'homme ſur

la terre, qui balançât jamais les charmes de mon amie. Le plus parfait d'entre eux nous fourniroit encore de quoi triompher de notre passion si l'amour avoit surpris nos ames. Toi, qui remplis la mienne, suis les détails sans ordre qui vont naître sous ma plume.

Ne pouvant habiter plus longtems un lieu qui venoit de perdre tous ses agrémens à mes yeux, j'écrivis à mon père, qui sa maison m'étoit absolument nécéssaire, tu connois son indulgente bonté. Lui même m'apporte sa réponse & le lendemain nous arrivames ici. D'abord cent questions sur la cause de mes nouveaux chagrins. Je n'avois nulle raison de la cacher à des parens chéris. Ils sembloient douter de leur cause, leur incredulité m'affligeoit. Quoi leur disois-je l'amitié pure ne peut pas enflammer des cœurs innocens et dix ans d'habitude, de confiance, d'épanchement, ne formeront pas des liens indissolubles? On éxige souvent que

nous aimions un être qu'à peine nous connoissons & l'on trouve extraordinaire que des coeurs éprouvés ne fassent plus qu'un! Tu connois ma nombreuse famille; tu connois sa modique fortune. Mon père m'a dit que la providence toujours inépuisable me remettoit le pouvoir de lui procurer un sort plus heureux. Un Président au Parlement de Rouen, demande ma main. Sa fortune est considérable; son credit l'est d'avantage. Je n'ai saisi de cette proposition que l'embarras funeste de refuser ou d'accepter. Cet homme plongé toute sa vie dans les horreurs du libertinage ne cherche une femme que pour conserver des substitutions. Sans parler de l'invincible dégoût qui nait de certains souvenirs, j'ai toujours eu pour lui cette répugnance qu'occasionne le défaut d'estime. Je suis prête à m'immoler cependant au bonheur de ma famille; les larmes de ma mère n'auront point coulé envain. J'entrevois tous les maux que l'asbence

renferme dans son sein ténébreux. je ne les brave point mais je m'y soumets. „

*Maximilienne* baignoit de pleurs cette lettre lorsque son père entra dans son appartement. Il venoit lui proposer un petit voyage, pour la faire connoître à sa famille & prévenir les désagréables impréssions que ses parens auroient adoptées peut-être. Après qu'ils eurent décidé le jour de leur départ, elle lui donna à lire la lettre de *Léopoldine.* Ils la sacrifient à une chimère, s'écrie-t-il; Je connois le Président. Ses biens libres appartiennent à ses créanciers & les autres à ses enfans. Mais comment peut on immoler une fille aussi intéressante! tout homme qui à contracté la funeste habitude des jouissances faciles, adopte insensiblement les principes corrupteurs qui soutiennent un état, dont l'astuce, l'avidité font les ressources journalières. La vertu le fatigue, l'innocence le dégoûte, les devoirs le tourmentent; ce qui n'est pas emportement lui semble insensibilité;

la crainte du blame public combat quelque temps mais bientôt le dégoût en triomphe, & une femme isolée n'a plus qu'a choisir entre les ridicules qui ſuivent l'éclat des ſéparations ou les langueus d'un ennui concentré dans le ſecret des familles.

Mademoiselle de *Baudéon* ſurprise d'abord de cette éloquente ſortie, s'abandonna au chagrin que lui causoit la destinée de *Léopoldine* & cherchoit quel remède elle pouvoit y apporter.

Le jour du départ étant arrivé, ſon père la présenta tour-à-tour à des parens végétans dans leurs petits domaines. Les uns pauvres étoient embarassés de leur misère; les autres plus aisés croyoient qu'en venoit cultiver leur héritage. Ceux ci trouvoient que l'éducation de Paris étoit corrompüe, ceux la desiroient que Mr. de *Baudéon* ne transportât pas ſa fortune dans une maison étrangère. Tous presque étoient plus polis qu'empressés, & plus embarassés que flattés de cette visite. Il est rare

qu'un parent ſoit utile; riche, il craint qu'on abuse, malaisé il ſe plaint de ceux qui ne changent pas ſon état.

Parmi ces différentes visites elle fit une découverte précieuse pour ſa façon de penser. C'étoit un vieux oncle maternel qui habitoit une maison de Paysan, ou il vivoit avec une pension de huit cens livres, prix modique de quarante deux ans de ſervice & de vingt ſept blessures. Mais aucun Etat n'est assés riche aujourd'hui pour payer les belles actions de ceux qui le ſervent, vu la manière dont le militaire de l'Europe est composé. Celui qui occasionne cette reflexion avoit pour domestique unique un ſoldat qui lui avoit ſauvé la vie après une affaire, en l'arrachant aux instrumens d'un chirurgien ignorant qui précipitoit l'amputation d'une cuisse; ou pour mieux dire ce domestique étoit un camarade avec le quel il achevoit les derniers momens de ſa carrière. Vous donner à diner est possible, leur dit-il, mais

je n'ai point de lit. Comment offrir de la paille à ma Nièce? très bien, lui dit-elle ne m'ôtés pas le plaisir de vous connoître & de vous servir. Pendant que son camarade apprêtoit un diner frugal, il leur proposa une promenade dans un Vallon delicieux ou couloit un assez gros ruisseau bordé d'un double rang de saules. Il y avoit pratiqué des sièges de gazon de distance en distance. Ce fut sur un de ces bancs ombragés qu'il leur tint le discours suivant.

„ Depuis dix sept années que j'habite „ cette chaumière je n'ai connu ni l'ennui, „ que decourage, ni les incommodités qui „ lassent, ni la crainte du besoin qui in„ quiette. Le travail des mains, la prepara„ tion des choses nécéssaires, les gazettes, „ les journaux partagent mon tems. Mon „ camarade plus infirme que moi supporte „ moins la fatigue, & souvent je prends „ sa place. Il a aussi un peu d'humeur, ce „ qui n'est rien dans une société nom-

„ breuse & ce qui est quelque chose quand
„ on est tête-à-tête, mais vous n'imaginés
„ pas ce que la campagne fournit & com-
„ bien la nécéssité realise de choses per-
„ düees pour le pluspart des hommes. Ces
„ poissons que vous voyés nager dans cette
„ eau limpide, ces escargots qui se cachent
„ sous ces feuilles, ces plantes sur les qu'el-
„ les nous marchons, nous donnent des
„ repas délicieux. Nous mangeons peu de
„ pain; un des grands avantages de vivre
„ de végétaux, est qu'ils deshabituent du
„ vin. Ce sacrifice m'a couté. Cependant
„ je lui dois peut-être la santé, & l'ab-
„ sence des maux, funeste appanage de la
„ vieillesse. Des mendians exigent quelque
„ fois une partie de nos provisions, nous
„ n'avons trouvé de défense contre eux
„ que deux chiens dressés, sous la protec-
„ tion des quels nous dormons en sureté.
„ Ce qui m'a fait aimer ce genre de vie
„ c'est la conviction de certains objets. Je
„ crois par exemple qu'il est parfaitement

„ égal

„égal d'être pauvre ou riche ; né gentilhom-
„me ou paysan ; Prince ou vassal. L'essen-
„tiel est d'être indépendant. On l'est par
„ses moyens & mille fois plus par sa façon de
„penser. L'essentiel encore est d'être
„isolé ; une femme & des enfans vous
„rendent l'esclave de tout le monde. La
„nécessité d'avoir, vous met à la merci
„des grands, insensibles à force d'être im-
„portunés, & des riches avares par prin-
„cipe, parceque leur fonds seroit bientôt
„épuisé. Il est assés facile de se priver ;
„mais il est affreux de voir sans cèsse les
„autres jouir de ce que vous n'avés pas ;
„l'aveugle distribution des graces, le tri-
„omphe continuel des sots, l'empire ex-
„clusif de l'argent sur la terre, entretien-
„nent dans les ames délicates une mélan-
„colie s[illegible]de, qui les flétrit peu-à-peu.
„Telle est l'origine de toutes les tracas-
„series de la société. Croyés vous que
„l'exemption des peines ne soit rien ? La
„retraite est si peu un malheur que tous



TAYLOR INST. OXFORD

„ les philosophes l'ont choisie, & presque „ tous ont été voluptueux.... Mais peut-„ être me trouvés vous un peu long. Il „ faut m'arrêter; occupé sans cesse à ré-„ fléchir, j'avoue que je résiste mal au „ plaisir de causer."

Je conçois sans peine, dit alors Mr. de *Baudéon*, que cette solitude vous est chère, mais permettés à votre neveu d'y joindre quelque aisance. Je voudrois par éxemple une femme auprès de vous. --- Oui, si ma succession lui promettoit un dédommagement, mais n'ayant rien, ne voulant rien avoir, je ne veux point de services gratuits. D'ailleurs je vivrai encore longtems & plus je vieillirai moins je veux être à charge.... Je vois mon maître d'hôtel, allons diner.

Il avoit mis son uniforme sur le quel étoit l'Ecusson aux deux épées. Une petite tente étoit dressée dans le jardin, & c'est là ou il avoit servi son diner un peu noir, un peu poivré, mais d'ailleurs

très propre. Il n'avoit mis que trois couverts. Le quatrième étoit sur une petite table à côté. *Maximilienne* changea cette disposition & le plaça auprès auprès d'elle. On ne parla ni de batailles, ni de faits de guerre, moins encore d'aventures de garnison. Les ressources de l'économie, l'inutilité d'une grande fortune, les avantages innombrables de l'ordre, étoient un sujet inépuisable „ croyés, disoit ce respectable mili-
„ taire, que l'établissement des villes à fait
„ le malheur des hommes. Ce prétendu
„ besoin des délassemens à fait inventer
„ les assemblées ou les femmes à force
„ de parures font assaut de charmes & de
„ coquetterie; les spectacles ou le vice
„ prêche les maximes par la bouche de
„ la volupté; les bals ou l'on irrite les
„ sens par des danses & par la parure;
„ les promenades inventées au profit de
„ l'amour contraint & de la beauté sur-
„ veillée; le jeu qui prépare la misère de
„ l'innocence encore au berçeau, &c. on

„ s'accoutume à tout ; mais lorsque la
„ solitude à mis un certain intervalle entre
„ les folies du monde & nous, on conçoit
„ à peine à quel dégré de corruption les
„ choses ont été portées. Croyés vous, par
„ éxemple, que la nature aye destiné une
„ forte portion de la société à vivre du
„ travail des autres ; à partager sa journée
„ entre la toilette, la musique, la bonne
„ chère, & le sommeil ? Croyés vous que
„ la noblesse, la servitude, l'opulence, les
„ palais, soient entrés dans son plan ? lors-
„ que je lis dans certains ouvrages que
„ l'inégalité des conditions, que le luxe,
„ sont nécéssaires, de colère je jette le
„ livre au feu. Tout le monde, dit-on,
„ ne peut pas labourer la terre. Eh ! pour-
„ quoi non ? Mais quand cette phrase prise
„ dans un sens strict seroit vraye qu'est-ce
„ qu'elle signifieroit ? Rien, si ce n'est que
„ celui qui est dispensé de labourer la
„ terre ne l'est que pour la défendre ou
„ procurer à ceux qui la cultivent des be-

„ſoins de première nécéssité; mais non
„ pour couler ſes jours dans l'oisive vo-
„ lupté, & assujettir à des nécéssités ima-
„ginaires cent bras, victimes de l'inique
„ distribution des biens. Nos idées ſont
„ tellement perverties que ſi quelqu'un
„ nous entendoit on diroit de quoi ce bon
„ vieillard va-t-il entretenir cette jeune
„ personne? Eſt-ce à ſon âge qu'il faut
„ lui faire tous ces contes de la vieille mo-
„ rale? Et oui ſans doute c'eſt à votre
„ âge qu'il faut révéler ces vérités, afin
„ que vous les répandiés ſur toute votre
„ exiſtence."

*Maximilienne* trouvoit un charme à l'écouter, le plus bel éloge ſans doute de ſon esprit & de ſa raiſon. La journée ſe passa en promenades & en discours pareils. Mr. de *Baudéon* fit tous ſes efforts pour engager ſon oncle à passer quelque tems à la Bussière, mais envain. „Mon langage, dit-il, n'eſt plus celui du jour. Je ne ſuis bon à voir que de loin en loin, & l'hom-

me qui réfléchit sans cesse doit se tenir caché pour la tranquillité des autres & pour son propre bonheur." Sa nièce se promit bien de lui écrire quelque fois & de le revoir encore. C'étoit le seul héritage qui l'eut tentée. Elle revint chés elle pleine de beaux projets & plûtôt qu'elle ne l'avoit cru, par un événement qui eut une grande influence sur le cours de sa vie.

La lettre d'un homme d'affaires apprit à Mr. de *Baudéon* que sa femme étoit partie, sous prétexte d'aller le joindre. Mais la quantité d'équipages dont elle s'étoit faite suivre fit juger à ce serviteur que sa maîtresse formoit quelques autres projets. Mr. de *Baudéon* retourne promptément chés lui, & trouve sur le secrétaire de sa femme le billet suivant.

„Vous ne vous êtes pas sans doute „attendu que je serois paisible spectatrice „de vos égaremens. J'ai fait semblant d'être „dupe, mais je ne la suis point. Je vais

„ demander mon bien au Roi, mon divorce
„ au Parlement, & des dispenses à l'Ar-
„ chevêque de Paris. Avec cela j'épou-
„ ſerai aussi mon fils, & le donnerai en
„ ſpectacle afin que l'on applaudisse à mon
„ choix. N'accusés aucun domestique.
„ C'eſt moi qui ai tout pris. Ce qui m'a
„ tombé ſous la main, n'eſt pas le quart
„ de ce qu'il me falloit."

Mr. de *Baudéon* immobile après cette lecture, ne douta point que ſa femme ne fût devenue folle. Comme le billet renfermoit des choses inexplicables, il court interroger la nièce du Curé qu'il trouva très ſilentieuse. Après l'avoir pressée elle lui avoua, „que Madame avoit tout découvert; qu'elle étoit excusable d'écouter ſon desespoir; qu'elle ſçavoit que la personne qui passoit pour ſa fille n'étoit que ſa maîtresse; que ſa véritable fille étoit religieuse à Moulins, & qu'il étoit dur pour une femme honnête de voir une étrangère venir s'emparer de ſa maison."

Mr. de *Baudéon* conserva tout le ſang-froid nécéssaire pour parvenir à la véritable ſource de ces calomnieux, & absurdes propos. Il demanda à cette bonne fille ſi elle ſçavoit comment ces bruits avoient pris naissance dans la maison. Elle répondit „que les larmes de Madame n'a„voient que trop certifié le fait, & que „personne n'avoit cherché les preuves „d'un malheur qui n'étoit que trop évi„dent." Il ne fut pas possible d'en tirer autre chose.

Le lendemain Mr. de *Baudéon* reçut une lettre d'une de ſes belles ſœurs, qui lui annonçoit la convocation prochaine d'une assemblée de famille pour prendre la défense d'une femme infortunée, bannie de ſa maison. Quand il vit qu'une ſupposition aussi absurde prenoit quelque consistance, il avisa aux moyens d'étouffer ces clameurs dans leur principe. Il part pour Paris avec ſa fille, prie la ſupérieure de ſon couvent de la recevoir pendant quelques jours, tems dont il avoit beſoin

pour découvrir le séjour de sa femme, ses projets, & ses démarches. Il y parvient. Elle s'étoit établie chés un procureur nommé *Bricaut*, & s'y tenoit cachée. Mr. de *Baudéon* fut le trouver & lui dire qu'il auroit besoin de son ministère pour entamer une affaire importante. Il lui conta son aventure & conclut ainsi ; ou ma femme est devenue folle, ou c'est un trait impardonnable de méchanceté. Dans le prémier cas c'est d'une lettre de cachet dont j'ai besoin ; dans le second c'est d'une séparation. Je suis prêt à lui rendre son bien, sa liberté ; je voudrois seulement éviter l'éclat des mémoires & les commentaires du Public mal-instruit. Le procureur en homme de son métier ne dit point qu'il avoit reçu les plaintes de la partie adverse & promit qu'il chercheroit les moyens d'éviter les scènes. Ce moyen étoit facile. Il dit à Madame de *Baudéon* qu'en se relachant de trente mille livres elle pourroit rentrer dans la totalité de ses biens ; au mari qu'en ajou-

tant pareille fomme il trouveroit fa femme docile a fes projets. Tous deux ayant mutuellement consenti, on plaida pour cause d'imcompatibilité. Il exiftoit alors une manière de Parlement à qui l'on faisoit juger tout, comme on le desiroit. Le Procureur dans quinze jours obtint l'arrêt, renvoya les époux, féparés & garda foixante mille francs.

Cet événement bizarre avoit donné cependant à Maximilienne une inquiétude inséparable de tout ce qui eft entre les mains des hommes; elle craignoit même intérieurement que l'on ne fçut mauvais gré à fon Père de la facilité, avec laquelle il avoit adhéré à une féparation. Quoiqu'elle dérobât tous ces petits foucis par delicatesse, il appercevoit pourtant qu'une legère nuance de chagrin altéroit fa férénité ordinaire. Pour effacer ces impresfions facheuses il lui proposa d'aller au château de Barlemont ou le bonheur de ferrer *Léopoldine* dans ses bras feroit tout oublier.

Une attention si tendre pénétroit son cœur reconnoissant. Ce voyage étoit d'autant plus à propos que les dernières lettres de *Léopoldine* annonçoient le moment prochain du sacrifice.

Mr. de *Bédissan* crut qu'ils venoient à la nôce & les reçut avec empressement. Il n'y a point d'expressions pour peindre le bonheur de se revoir après s'être separés par nécessité. Comme le mariage étoit la nouvelle du jour on en parloit sans cesse. Mr. de *Bédissan* ne fut pas peu surpris du silence réflechi que gardoient Mr. de *Baudéon* & sa fille, & des réfléxions que ramenoit le divorce qui venoit de se consommer à Paris. *Léopoldine* voulut éclaircir la cause de ce silence. Son amie hésita long tems. Enfin il lui échappa de dire que la fortune ne valoit jamais le bonheur; & qu'elle tenoit rarement ce qu'elle promettoit. Cette phrase dans la bouche d'une personne qui jamais ne hasardoit une censure, étonna *Léopoldine*. Elle fit part de

fes soupçons à son père. Mr. de *Baudéon* fut consulté. L'affectation de ne répondre que par des généralités redouble les soupçons. On s'informe; les craintes naissent; plus d'un rapport les confirme, & la famille entière, qui n'avoit pas le courage de refuser la fortune, se réünit contre un mariage qui faisoit une victime sans embellir la destinée de ceux pour qui elle s'immoloit. Mais comment reprendre la parole donnée au président attendu tous les jours.

Il arriva en effet; sa présence redouble l'embarras; il renouvelle connoissance avec Mr. de *Baudéon*. L'un parle mariage, l'autre séparation. Ils ne se conciliérent que sur les besoins du luxe, qui faisoit de l'entretien d'une femme un fardeau insupportable.

L'accueil poli, mais froid de Mademoiselle de *Bédissan* piqua l'amour propre de son mari futur, & amena une explication. *Léopoldine* ne lui cacha point que

la volonté de ses parens avoit tout fait, & qu'elle portoit à l'autel des doutes involontaires sur leur félicité à venir. Le Président piqué repartit qu'il avoit plus compté sur son coeur que sur sa fortune pour assurer cette félicité, mais que puisque l'un & l'autre avoient le malheur de déplaire, il retiroit ses prétentions. *Léopoldine* crut faire beaucoup que de cacher sa joye, & baissant modestement les yeux elle lui propose de repasser chés son Père.

Il le trouva avec Mr. de *Baudéon*, & les aborde en disant, j'éprouve la chose la plus incroyable, la plus neuve, la plus extraordinaire, la plus folle, enfin je n'en reviens pas. Vous connoissés ma fortune, ma naissance, mon état dans le monde, ma façon de vivre, eh bien malgré tout cela votre fille me refuse, d'honneur elle me refuse. --- Mais pour qu'elle raison? --- oh! pour cela, mon cher Comte, je vous baise les mains; mais je n'ai pas pris la peine de la lui demander. --- Je

vous croyois aimé — Qu'appellés vous aimé, j'étois adoré la semaine dernière. Le caprice est plaisant. Je pars & je me fais une fête de raconter par tout que j'ai été refusé. — A votre place au contraire, dit Mr. de *Baudéon*, je ne le raconterois à personne. Car enfin les femmes ont toujours raison depuis qu'il est reçu qu'on a tort de ne pas plaire. —

Il sonne, demande les chevaux, part. *Léopoldine* & *Maximilienne* ne pouvoient pas renfermer leur joye. Mr. de *Bédissan* n'étoit pas absolument decidé de la partager. Il accepta l'invitation de Mr. de *Baudéon* qui lui proposa de voir la *Bussière*. Celui-ci non seulement cherchoit toutes les occasions de contribuer au bonheur de sa fille, mais trouvoit une douceur inexprimable dans la société de son amie. Il avoit même une suite d'attentions qui promettoit à cette intéressante personne des jours heureux à la Bussière....

Maximilienne ne l'y devanca que de

quinze jours au bout des quels *Léopoldine* la rejoignit. Dans l'intervalle le Comte de *St. Ange* étoit revenu, & avoit formé une demande en régle. Malgré que les plus grands ménagemens eussent accompagné l'impossibilité de l'accepter, il devint un ennemi furieux & se lia avec tous les parens de Madame de *Baudéon*. Son mari meprisa les propos. D'ailleurs il avoit en tête un projet qui ne lui laissoit gueres de tems pour les caquets provinciaux. Des l'instant qu'il avoit vu Mademoiselle de *Bédissan* il avoit éprouvé un de ces coups de sympathie que les romans ont ridiculisés par l'abus qu'ils en ont fait, mais qui n'en existent pas moins. Tant qu'il étoit enchainé par l'hymen, il éloignoit une idée qui ne pouvoit que le tourmenter sans espoir; mais en recouvrant sa liberté, il en destina l'hommage à *Léopoldine*. Il lui étoit doux de penser que son bonheur seroit invinciblement lié à celui de sa

fille. Il espéroit même que son amie seroit de moitié dans tout cet arrangement.

Il confie son secret à *Maximilienne*, lui demande son aveu, & la charge de sonder le coeur de *Léopoldine*. C'est moi, dit-il, qui suis indirectement cause de la rupture de son mariage. Je veux que sa famille trouve dans mon projet ce qu'elle attendoit envain du président. *Maximilienne* ne vit dans le premier moment que la bonheur de son père & celui de son amie. Dès le soir elle lui en parle. Mais qu'elle fut sa surprise lorsque pour toute réponse *Léopoldine* se jetta dans ses bras & y versa un torrent de larmes. *Maximilienne* ne sçavoit si la reconnoissance, ou le chagrin les faisoit couler. Après un long moment donné aux sanglots, elle lui avoua, que soit pressentiment, soit qu'elle eut deviné quelque chose, elle avoit prévu ce malheur; qu'il lui seroit impossible d'être la femme de son père & de refuser un

lien qui rendoit leur amitié indissoluble. Ne me demandés par raison de ma répugnance, elle est invincible puisque je ne vous sauve pas le chagrin d'en être le témoins. Il étoit onze heures du soir lorsque cette ouverture se fit, & trois heures de la nuit les virent encore chercher les moyens de ne pas affliger le meilleur des hommes, le meilleur des amis, le meilleur des pères. Elles tombérent d'accord que sans lui donner d'espoir, *Maximilienne* l'engageroit à mieux connoître celle à qui l'hymen devoit lier son sort.

Il n'avoit pas prévu qu'on penseroit à des épreuves, & lorsque le lendemain matin il entre dans l'appartement de sa fille pour sçavoir le succès de sa négotiation, l'inquiétude s'empare de son ame au seul aspect du visage embarassé de *Maximilienne*. Elle la dissipa peu-à-peu, & lui fit comprendre qu'il falloit au moins quelques tems pour faire ressentir les mêmes feux dont il bruloit. Elle lui

persuada encore qu'une déclaration étoit inutile quand mutuellement on s'aimoit, & embarrassante, quand les cœurs n'étoient pas encore d'accord.

Mr. de *Baudeon* étoit un homme d'esprit, plein d'usage, instruit, délicat, généreux, mais il avoit une fermeté de principes & une roideur d'opinions qui sans rebuter une femme ne lui promettoit pas cet abandon mutuel, le premier caractère comme le premier charme de l'amour. Son front avoit je ne sçais quoi de martial que sied mieux chés Bellone qu'auprès de Cypris; & quoi qu'il fut vraiment sensible, il n'avoit point cette précieuse facilité de pardonner qui rassure les femmes toujours intérieurement convaincües qu'elles ont besoin d'indulgence. D'ailleurs quoi que Mr. de *Baudéon* n'eut point de reproches à se faire, la destinée de son épouse n'avoit pas été heureuse, & les femmes sont toujours portées à donner

des torts aux hommes dès que leur sexe a quelque chose à désirer.

Le premier de ses soins fut de rendre, son château un des plus delicieux azyles de la Société. Chaque appartement avoit un ménage complet, & chaque hôte la liberté de diner chés lui, ou avec un des commensaux. Dans le cours d'un mois il y avoit deux fois comédies, deux bals, deux grandes chasses, deux jours de pêche, deux promenades, deux soirées de jeu, deux tems de solitude, deux fêtes champêtres. On appelloit promenades des courses qui avoient pour but un lieu curieux des environs. On trouvoit une halte au terme, & l'on revenoit diner-souper au château. *Les tems de solitude*, étoient des jours consacrés à la lecture. Ou, l'on restoit chés soi pour donner un coup d'œuil à ses affaires; ou, l'on prenoit ce moment pour faire aux environs, de ces visites ignorées qui ont pour but tantôt de soulager la pauvreté honteuse, tantôt

de consoler la noblesse comdamnée à la retraite. Les personnes qui successivement composerent cette société, y apporterent toutes quelques talens; ceux qui méritent d'être distingués sont le Comte d'*Alozun*, faisant de mauvais vers, jouant mal du violon, déraisonnant volontiers, rendant rarement service, prôneur enthousiaste, & avec tout cela très aimable, essentiel même dans une société ou il contraignoit le plaisir d'entrer à force d'exciter tout le monde à lui faire accueil.... Mr. de *Lovèse*, conteur agréable, musicien parfait, parlant de tout avec intérêt, faisant briller les femmes; admis à leurs secrets, il dirigeoit leurs affaires de coeur, racommodoit les ménages, réparoit les imprudences, aveugloit les maris, & obtenoit à la coquétterie le pardon de l'amour jaloux..... Mr. le Vicomte de *Speire*, toujours amoureux, passant sa vie à solliciter pour ses rivaux, empruntant pour les uns, payant pour les autres; pretant

de l'argent à tout le monde, protecteur né de toutes les femmes ſeparées ; témoins de tout ce qu'on vouloit lui faire atteſter.... L'Abbé *Terraubin* enſeignant aux Dames l'Italien & l'Anglois ; aſſiſtant ſans le ſçavoir à un *tête-à-tête* ; lecteur de toutes celles qui avoient quelque choſe à dire à ceux qui ne liſoient point ; diſant la meſſe le Dimanche, ſouflant la comédie le Lundi, toujours levé, cöeffé, habillé à ſix heures ; protégeant le Curé, le concierge, & le Bailli.... Le Chevalier de *Bourdeilles* âgé de vingt trois ans, cité pour tous les exercices du corps, joueur noble, ayant la plus jolie voix, fait à peindre, aimant tous les plaiſirs, gâté des femmes & cependant toujours poli ; ne craignant pas la table ; mais restant volontiers quelques heures avec un bon livre ; tournant une lettre comme Madame de *Sevigné* ; de cette gayté douce qui vient immédiatement de l'ame, & paſſe dans celle des autres.

Parmi les femmes on aimoit à être avec la Comtesse de *Vésian* parlant peu, mais disant toujours quelque chose; sujette à de petites humeurs qui ne rendoient son commerce que plus piquant; convenant de son amant avec une bonne foi rare; le tourmentant du matin au soir avec une grace qui n'appartenoit qu'à elle. Charmante quand elle le boudoit, ingénieuse à lui trouver des torts, & l'aimant avec une tendresse qui intéressoit la société entière, confidente de leurs petits démêlés.... Mademoiselle de *Reymondé* adroite comme la célébr *Bertin*, au fait de toutes les modes; coeffant toutes les femmes; un peu sujette à être quittée; de cette bonté dont tout le monde dispose; toujours levée la première; folle du mariage, inspirant des goûts & jamais de passions quoique jolie, obligeante & sincère.

Lorsque le Chevalier de *Bourdeilles* descendoit dans son cœur il y trouvoit souvent l'image de Maximilienne, mais

lorsqu'il se rappelloit que victime de la loi barbare qui donne tout à l'ainé & se repose de l'existence des autres sur leur industrie, il voyoit le ridicule d'une semblable prétention. Souvent on lui faisoit des plaisanteries sur sa croix de Malthe, ou on lui conseilloit d'épouser une veuve riche. Il rougissoit je ne sçais pourquoi, & trouvoit toujours le secret d'abréger ces sortes d'entretiens. Maximilienne parloit quelques fois de la douceur de son caractère avec Léopoldine & y prenoit l'intérêt qu'inspire la modestie aimable.

L'habitude d'être ensemble, de mêler leurs talens, de s'occuper des arts voluptueux, de se réunir pour des lectures dont la suite est une discussion ou chacun peint son ame, ne laisse point éxister l'indifférence dans les cœurs. Mr. de *Bourdeilles* éprouva cette douce mélancolie, ce mal-aise de l'esprit, ce besoin de la solitude avant-coureurs d'une forte passion; vint ensuite la nécéssité de s'eviter,

l'embarras d'être ensemble, la difficulté de s'entretenir, la crainte de laisser échapper son secret; enfin sa passion prit un si grand empire sur ses facultés qu'il fallut songer à la retraite & invoquer l'absence, l'unique remède que la raison employe avec succès.

Maximilien ne s'appercevoit de la révolution qui s'opéroit dans cet intéressant jeune homme, & n'ôsoit je ne sçais pourquoi en soupçonner la cause; & lorsque Léopoldine lui en parloit sa confiance expiroit sur le bord de ses levres. Elle n'ôsoit convenir du trouble qui accompagnoit toujours ces sortes d'entretiens. D'ailleurs elle redouble de sévérité avec le Chevalier, précaution d'autant plus sur-abondante, qu'il avoit cette respectueuse timidité, fruit nécéssaire de l'innocence & d'une éducation soignée.

Il prépara donc la société à son départ prochain. La sévérité avec la quelle il se traitoit ne venoit point d'un amour

propre

propre excessif qui redoute l'humiliation d'un refus, mais du peu de délicatesse qu'il trouvoit à rechercher une personne que sa fortune mettoit à même de choisir entre ce qu'on appelle les *grands Partis*. Si quelques succès couronnoient mes voeux, se disoit-il à lui même, l'être le plus parfait de la nature perdroit quelque chose dans l'opinion publique puis qu'il est reçu que le choix des convenances est la baze de *tout* engagement; si le modicité de ma fortune la force de rejetter mes prétentions pourquoi joindre aux tourmens de la passion d'autres chagrins encore?

Son départ précipité contraria surtout Mr. de *Baudson* qui l'aimoit avec tendresse, & prenoit tant de confiance dans sa raison prématurée qu'il lui avoit découvert ses vues sur Mademoiselle de *Bédissan*. Il employa toute son éloquence pour le retenir, mais ce fut envain. Le Chevalier observa que *Maximilienne* toujours si prévenante ne fit nul effort dans cette occa-

sion pour reculer son départ. Ce fut le prémier rayon d'espoir qui luit dans son ame. Outre sa politesse extrême, elle sçavoit très bien que ce départ dérangeoit leurs spectacles, leurs concerts, leurs lectures, genre de plaisirs aux quels elle tenoit infiniment. Au moins emporta-t-il cette foible consolation, vraye ou chimérique.

Pendant les prémiers jours de cette absence, *Maximilienne* étoit plus encore avec son amie. Elles passoient une partie des nuits à causer de leur avenir. *Maximilienne* se surprenoit quelque fois dans des momens de silence; ses yeux étoient fixes, ils laissoient tomber quelques larmes, & tout-à-coup elle paroissoit sortir d'un rêve. Un soir plus distraite & plus attendrie qu'a l'ordinaire, elle serre les mains de son amie, & lui demande si c'est un crime d'aimer? Pourquoi un sentiment involontaire, pur, renfermé coûte l'il tant de chagrins? *Léopoldine* sourit, l'embrasse, & sembloit attendre la confidence entière

„ eh bien, il n'eſt que trop vrai, dit-elle,
„ mon cœur ſuffoqué ne peut plus retenir
„ ſon ſecret; envain je combats ce ſenti-
„ ment terrible, il maitrise mon ame;
„ ma raison eſt égarée, mon esprit eſt ſans
„ force, la ſociété me fatigue, tout m'at-
„ triste, excepté l'idée d'un homme que je
„ ne veux point aimer & que j'adore, qui
„ m'occupe ſans cesse & me fuit; il eſt
„ donc vrai qu'on n'échappe point à ce
„ Dieu qui fait le bonheur des uns, le
„ malheur des autres, & la conquête de
„ tous. Je me doute dit *Léopoldine*, que le Chevalier de *Bourdeilles* fait couler tes larmes; s'il ſe tait, crois que ſa délicatesse & ſon cœur lui en impoſent la loi. Elles repassérent ensemble tout ce qui s'étoit presenté à leurs yeux depuis quinze jours, & *Léopoldine* lui prouva qu'elle étoit aimée. Ce n'étoit pas tout ſans doute; mais c'étoit tout ce dont *Maximilienne* pouvoit s'occuper dans ce moment. Hors d'état de calculer les difficultés que gardoit l'ave-

nir, il lui falloit une forte espérance que ſe passion n'étoit pas une erreur; & que le Dieu qui l'avoit faite naître avoit dans le même moment disposé le cœur de ſon amant à la partager.

Cette confidence ſoulagea *Maximilienne*. Ah c'eſt beaucoup de pouvoir parler ſans cesse de ce qu'on aime, & d'en parler à l'amitié! Elle ſeule pardonne les répétitions, les delires, & les excusables déraisonnemens de l'amour. Mr. de *Baudéon* l'éprouvoit; depuis l'absence du Chevalier il étoit tombé dans une rèverie profonde qui divulgua presque ſon ſecret. L'amour prend le caractère de chaque âge; ardent, fougueux dans la première jeunesse, il eſt devorant, concentré dans l'age qui la ſuit. Ne pouvant resister au besoin de s'épancher, il fit à *Léopoldine* même, la peinture de ſes maux. Je vous crois ſans peine, lui répondit elle, mais quand même pour les diminuer je consentirois à unir nos destinées, vous auriés une fem-

me & non pas le bonheur. Que dis-je? Ne trouvant pont dans elle ce retour délicieux vous porteriés le joug de l'hymen avec peine, & tous deux invoquerions envain l'amour qui l'adoucit.

Ce Dieu opére fur nous une espèce d'enchantement. Il rend fourd à la voix de la raison, insensible aux prévenances de l'amitié. La douceur de *Léopoldine*, le charme des consolations, les promesses d'embellir fon avenir, échoüoient contre le passion de Mr. de *Baudéon*.

Le Chevalier de *Bourdeilles* étoit aux prises avec le même fentiment; mais au lieu d'un confident fensible il avoit trouvé chés lui le Vicomte de *Cussy*, fi connu par l'abus de fon esprit & fes aventures d'éclat. C'étoit un homme de quarante cinq ans, portant les restes d'une figure heureuse, fpirituelle fur tout. Plein de la lecture des romans modernes & fur tout de ceux de *Crévillon*, il affectoit de passer pour une excellente copie des *Lovelace*,

des *Versac*, des *Valville*, des Duc de * * * ayant en même tems vu bonne & mauvaise compagnie, il étoit également propre à diriger une affaire de cœur, & un arrangement de filles. Séduisant, & plein de ce ſang froid qui donne de l'empire ſur ceux qui nous écoutent; & parmi les débris d'une grande fortune conservant une espèce d'amour de la dépense, qui, aux yeux des ſots & de l'inexpérience affiche l'homme de qualité. D'ailleurs aimable, officieux, protecteur né des folies des jeunes gens & défenseur aveugle des torts des jeunes filles.

Curieux de connoître la carte du château de la *Bussière*, il fit mille prévenances au Chevalier & mêlant des louanges très fines à des questions insidieuses, il le rendit presque indiscret. Etant à votre âge, lui dit-il, je me ſouviens d'avoir passé un été au château de *Balançon*, chés le feu Duc de *Randan*. J'étois fort lié avec le Marquis de *Vanduries*; nous

prîmes le parti d'avoir à nous deux toutes les femmes du château, & nous en vînmes à bout. La seule qui nous résista prît mon laquais. Je dois à la vérité, que c'étoit la plus jolie. --- Le château de la Bussière est sur un autre ton. --- Ah je défie tous les Baudéons du monde d'en avoir un meilleur que celui de *Balançon*. --- Je vous assure, Monsieur le Vicomte, que malgré toute votre expérience vous échoueriés à la Bussière --- Je le crois: mais à coup sûr, vous qui parlés, n'échoueriés pas si vos vingt quatre ans se laissoient guider par ma connoissance des femmes. A votre humeur, je vois déja que vous étes amoureux. Cela est bien. Il est bon que vous le soyés deux ou trois fois pour que vous appreniés à connoître ces chefs-d'œuvres de la nature. Et quand vous aurez été bien joué, bien trahi, bien dupé, bien quitté, alors vous ne briserés pas l'autel, ni l'idole; mais vous abondonnesés le culte. Les jeunes gens adorent, les mau-

vais ſujets trompent, l'honnête homme jouit; voile mon cher Chevalier en deux mots le code de la nature --- Si jamais je l'adopte, Il ſe fera chés moi un terrible changement. --- J'appelle de l'homme de vingt quatre ans à l'homme de trente ſix.--- Veuillés dabord bien vous persuader que tout le monde à été amoureux, que depuis vingt mille ans l'amour ne fait que des martyrs; ce n'eſt que dans la tragédie qu'il eſt fidellement peint; au milieu des coupes empoiſonnées, des poignards, des ſerpens, des ſoupçons calomnieux, des jalousies dechirantes, des remords dévorans, il eſt aisé de le reconnoître. Je ne connois qu'un bon roman, les *liaisons dangereuses*. Il n'a qu'un défaut, c'eſt que Madame de *Merteuil* eſt foible de couleur. Je vous parois vicieux, corrupteur, reſſouvenés vous du Vicomte de *Cussi*. Ce n'eſt pas que les femmes ne ſoient aimables; mais c'eſt le funeste effet de cette passion de ne faire que des victimes

— Hélas! pensés vous qu'on lui commande facilement — Non, mais on la trompe. Quand l'amour nous faisit ayons recours à la jouissance. C'eſt aux filles complaisantes à nous ſauver des charmes de la vertu. Croitiés vous que le ſentiment le plus vrai, le plus vif, finit pas s'eteindre dans les bras faciles de la beauté voluptueuse. — Ces conseils ne feront jamais dangereux pour moi. — Vous les ſuivrés un jour. Distingués donc un homme qui cherche des partisans à ſon ſystême & veut pas des détours adroits conduire l'inexpérience à ſon but, d'avec un homme revenu des erreurs de ce monde disant brurquement la vérité, & ne voulant qu'arracher un jeune homme aveuglé aux regards enchanteurs de la beauté.

Malgré le peu d'impression que faisoient ces discours ſur le Chevalier de *Bourdeilles*, ce fut peut-être cependant un bonheur pour lui de recevoir l'ordre de rejoindre ſon régiment destiné à passer

dans le corps que Mr. de *Rochambeau* commandoit en Amérique. Il ne put pas se décider à partir sans avoir pris congé de Mr. de *Baudéon* on le vit donc arriver à la *Bussière* au moment qu'on ne s'y attendoit pas. Heureusement que *Léopoldine* fut instruite du sujet de sa visite, & eut le temps de prévenir son amie.

*Maximilienne* & le Chevalier ne se virent qu'à diner. Toutes les fois qu'il rencontroit ses yeux, la rougeur couvroit son visage. La conversation roula sur la querelle d'Amérique. Durant ces débats Maximilienne calculoit les dangers de la mer, Ceux d'un climat nouveau, les fatigues de la guerre, le hazard des combats & se disoit à elle même „cher et intéressant „jeune homme! tu succomberas sous l'un de „ces fleaux & je ne t'aurai connu que „pour te pleurer à jamais."

Après le diner les Dames imaginèrent de lui laisser des marques de souvenir. L'une lui donna un noeud d'épée, l'autre

des rubans pour son hausse-col, celle-ci une dragonne, celle-là une écharpe, *Léopoldine* des tablettes & *Maximilienne* un port-feuille, dont la broderie étoit une guirlande de lauriers.

Il hésitoit s'il emporteroit son secret en Amérique, ou s'il hazarderoit un mot qui laissât deviner la situation de son ame. L'occasion ne se présentoit point. D'ailleurs Mr. de *Baudéon* ne lui laissoit pas une minute; il lui avoit raconté les refus de *Léopoldine*, & l'inutilité de ses efforts pour les vaincre. Après lui avoir donné tous les conseils, qui s'offrirent à son esprit, il feignit de s'absenter; mais partit pour éviter les adieux & peut-être la trahison que pouvoit lui faire son extrême sensibilité.

On imagine ce que cette circonstance ajouta aux chagrins de *Maximilienne*. Elle n'étoit pas au terme cependant, les soins de Mr. de *Baudéon* avoient été remarqués. Le Comte de *St. Ange* instruit de tout ce

qui se passoit au château trouva le moyen de faire parvenir les rapports les plus odieux à Mr. de *Bédissan*, homme un peu foible ainsi qu'on à eu déja occasion de le voir dans le cours de ces mémoires. Craignant les éclaircissemens, il suppose sa femme à l'extrémité & emméne sa fille pour éviter les questions.

*Maximilienne* ne sçavoit ni parer ni résister à ce coup. Les raisons qu'on mettoit en avant étoit de celles qui interdisent jusqu'aux représentations. Après des larmes répandües avec abondance il fallut se séparer. Mr. de *Baudéon* plus desolé que sa fille, désiroit quelques jours de solitude. Elle lui proposa de rendre une seconde visite à cet oncle solitaire qui pour compagnes avoit la paix & la sérénité. De tous les lieux qu'elle pouvoit habiter, nul n'étoit plus analogue à la situation de son coeur. Ils pensérent qu'une surprise le géneroit moins, ils arrivérent donc à dix heures du matin, mais hélas ce bon vieil-

lard disputoit encore quelques instans à la mort impytoyable. Ayant un jour forcé son travail, il passa imprudemment dans un lieu frais. La transpiration est interceptée, & la poitrine s'embarrassoit. On appelle un chirurgien de village. Il avoit oui dire que pour les fluxions de poitrine il falloit saigner. Sa lancette épuisa les veines de ce vieillard, & la nature effoiblie étoit prête à succomber.

Leur présence raméne l'espérance dans ses yeux mourans. „ La providence vous „ envoye, leur dit-il, pour recueillir „ mes derniers soupirs. J'avois chargé „ mon camarade de vous remettre un petit „ coffre qui renferme un papier important. „ C'est pour la dernière fois que je m'oc- „ cupe des choses de ce monde; unissés „ vous à moi; je vais remettre mon ame „ à l'éternel. Cette mort dont en effraye „ le timide enfance & la vieillesse débile, „ ne m'épouvante point. Le dernier mo- „ ment de la vie est comme une foule d'au-

„ très désagréable; mais non affreux.
„ Cette conscience le premier tribunal
„ de l'homme, ne m'accuse point &
„ ce Dieu qu'on nous peint comme un
„ juge terrible, n'eſt à mes yeux, dans ce
„ moment qu'un père tendre, qui m'offre
„ un azyle dans ſon éternité."

La force avec la qu'elle il prononça ces mots rendit quelque espoir à Mr. de *Baudéon*. Il monte à cheval, vole à Poitiers éloigné ſeulement de huit lieues, & va chercher un médecin. *Maximilienne* le ſervoit & tâchoit de ſoutenir la nature par quelques boissons.

„ Depuis que je vous ai vue, mon en-
„ fant lui dit-il, je ne me ſuis occupé que
„ de votre bonheur. Songés qu'il n'y a
„ de réel dans cet univers que la vertu.
„ Si le ciel m'eut laissé quelques années
„ comme je m'en étois toujours flatté,
„ j'avois résolu de demander à votre père
„ une maison à portée de ſon château &
„ de conserver mes derniers jours à former

„ votre intéressante jeunesse. L'ordre im-
„ muable des choses en ordonne autre-
„ ment, je baise la main qui me frappe,
„ & meurs, car le froid de la mort me sai-
„ sit ; éloignés vous, il est penible de voir
„ expirer un homme ; envoyés moi un
„ prêtre trois jours après que je serai ex-
„ piré ; & au lieu de me déposer dans les
„ sepultures communes, faites moi placer
„ entre les quatre cyprès que mes mains
„ ont plantés. Souvenés vous qu'il est un
„ Dieu, que la vérité est son image, &
„ la vertu le plus beau présent peut-être
„ qu'il ait fait aux hommes."

Ses yeux commencérent à se fermer, il parut plongé dans un profond sommeil & resta six heures sans mouvemens. Alors arriva Mr. de *Baudéon* avec un médecin. Il lui fit avaler un élixir qui le retira du sommeil léthargique. De quart-d'heure en quart-d'heure il en prenoit trois gouttes & la chaleur revenoit visiblement. En revoyant la lumière, son premier signe en

fut un de reconnoissance, le médecin qui jusqués la n'avoit ôsé donner le plus leger espoir laissa voir sa joye & annonca sa conquête sur la mort; elle lache sa proye & au bout de quinze jours il ne reste plus qu'une grande foiblesse; un excellent régime parvint à la réparer.

Je vous dois la vie, répétoit il souvent à Mr. de *Baudéon.* --- Pour prix de ce bienfait acceptez un appartement chés moi. --- Non, dit-il, mais a portée de votre château, une petite maison ou je continuerai ma vie accoutumée. Je vous demanderai tout ce qui me sera nécéssaire, mais vous ne m'enverrés rien. J'aurai le plaisir de renouveller à chaque instant mes obligations & le bonheur d'être fidelle à mes plans. Tout cela s'execute, & lorsqu'il fut en parfaite convalescence Mr. de *Baudéon* partit & fit préparer le maison qu'il devoit habiter.

Nous avons cru devoir ne pas interrompre ce récit par les événemens qui se pas-

sérent dans ces quinze jours. *Maximilienne* avoit reçu des lettres de son amie. Nous transcrirons celle qu'il importe le plus au lecteur de connoître.

*De Barlemont le 29 Juin.*

„Juges des chagrins que j'éprouve puis„que dans ce moment notre sépara„tion n'est pas le prémier. A peine étions „nous éloignés d'une lieüe de la Bussière „que mon père prenant un ton qu'il „avoit daigné m'épargner jusques là, „m'apprit que la maladie de ma mère „étoit un stratagème pour m'arracher au „danger ; qu'il étoit instruit des senti„ment de Mr. de *Baudéon*, & qu'ayant „combiné ce qu'on lui avoit dit avec ses „efforts deplacés pour rompre mon maria„ge, il lui étoit difficile de ne pas ajou„ter foi à des avis désintéressés ; que dans „tous les cas mon défaut de confiance „étoit un tort impardonnable. Je respectai „jusqu'à ses injustices, & répondis seu„lement en versant quelques larmes que

„ je m'appercevois pour la première fois
„ qu'il y avoit quelqu'un qui l'emportoit
„ ſur moi dans ſon esprit. Il parut s'atten-
„ drir. Je lui dis alors, je veux un juge
„ dans mon père. Voici la vérité. Mr. de
„ *Baudéon* crut devoir m'avertir du pré-
„ cipice que mon union avec le président
„ ouvroit ſous mes pas. Craignant cepen-
„ dant que ce phantôme de fortune ne cau-
„ ſat des regrêts à ma famille, il m'offre
„ le ſienne avec ſa main, & accompagne
„ ces deux préſens de ces ſentimens invo-
„ lontaires, funestes à notre vie, quand
„ ils n'en font pas tout le bonheur. L'im-
„ possibilité de répondre m'imposoit la loi
„ de refuser des avantages qui devoient
„ en être le prix. Je l'ai rendu malheu-
„ reux, il à ſouvent attristé mon ame.
„ Je l'ai laiſsé ſans espoir; & ſuis partie
„ avec regrêt. Quels ſont mes torts? Mais
„ ce n'eſt pas ce qu'on m'a raconté, reprit
„ il avec feu; ah je le crois, ajoutai je:
„ ſeroit ce à votre fille à vous appren-

„ dre que le calomnie empoisonne la société entière ; il est sensible que l'innocence révolte les hommes. Ils s'acharnent à la flétrir, jusqu'à ce que lassée de leurs cruelles injustices, elle adopte le vice qu'ils aiment, & que seul ils laissent en paix.

„ Ce faux principe qui persuade aux pères qu'ils doivent paroître infaillibles devant leurs enfans retint quelque tems le mien ; mais prenant quelques détours il ajouta que le tort que j'avois, étoit de refuser un parti aussi avantageux. Il s'emporta contre l'amour, contre les femmes que le mettent toujours en avant comme le mobile de leurs actions ; contre mes principes romanesques. C'est indirectement manquer à ses parens que d'avoir trop raison avec eux. Je me tû en ajoutant à demie voix que quelque dégradé que fut l'amour, il valoit mieux encore que les calculs de l'intérêt.

TAYLOR INST. OXFORD

„ Si je croyois que les attentions de la
„ reconnoissance & le bonheur tranquille
„ de faire un heureux suffisent à ton père,
„ je terminerois le cours de ses ennuis;
„ mais ces sentimens ne sont rien aux
„ yeux de l'amour. Ma sœur *Eulalie* m'a ap-
„ pris que j'étois menacée d'un parti.
„ C'est un gentilhomme vivant dans ses
„ terres, veuf, père d'un enfant, riche,
„ vertueux, & même un peu parent de
„ ma mère. C'est après demain que com-
„ mencera ce nouvel orage; car tu com-
„ prends bien que mon dessein est inva-
„ riablement fixé. Mais est-ce donc qu'il
„ faut absolument qu'on se marie? Est-ce
„ que nous ne suffirions pas mutuellement
„ à notre bonheur. Ah oui sans doute.
„ Adieu, ma tendre amie, puissent les lau-
„ riers de Washington ne pas te couter
„ des pleurs!

Mr. de *Baudéon* eut connoissance d'une partie de cette lettre. Dédaignant de rechercher l'auteur d'nne aussi vile calom-

nie il ne s'attacha qu'au rayon d'espoir qu'il y avoit apperçu. Il écrivit à *Léopoldine*. „Si vous croyés être ſure du genre de ſen-„timent qu'il eſt en votre pouvoir de „m'accorder, je me repose ſur vous de „mon bonheur; mais ſi votre cœur ſecret-„tement pressé du besoin d'aimer ſent „qu'il ne résiste que parcequ'il n'a pas „trouvé l'objet qu'il desire, je me repose „ſur votre ſincérité qui eteindra toute „espérance dans mon ame."

*Léopoldine* repliqua: „Je n'ai refusé „vos offres que parcequ'elles m'étoient „présentées par la main de l'amour; vos „qualités étoient plus que ſuffiſantes pour „assurer ma félicité. Mais je ne ſuis pas „également ſure que la nature de mes „ſentimens fera ſa votre. Que ne pou-„vons nous demeurer ſix mois ensemble! „Cela eſt devenu impossible aujour-„d'hui. La calomnie m'interdit votre châ-„teau; & votre genre de vie eſt trop „éloigné de celui que mon père à du

„ choisir rélativement à ſes facultés. Pour
„ vous proposer Barlemont. Si je voyois
„ un expédient, je vous l'indiquerois ; ſi
„ vous en trouvés un, je l'accepterai."

Mr. de *Baudéon* voyoit dans les plus petits écrits de cette estimable personne, la ſagesse de ſon esprit, & la vérité de ſon caractère ; deux points ſi rares, mais ſi essentiels !

Plus d'un mois s'écoula dans ces fortes de discussions. Dans cet intervalle le reſpectable vieillard échappé du tombeau vint prendre poſſession de ſa ſolitude. *Maximilienne* alloit l'écouter tous les jours. Je n'ai pas la prétention de vous rien apprendre, disoit-il ; mais je voudrois ſeulement hâter le moment ou vous verrés les objets tels qu'ils ſont & vous ſauver le période nécéssaire des erreurs. Son hermitage étoit composé de trois chambres au rez-de-chaussée pour l'été & de trois au premier pour l'hyver. Un assés joli jardin lui ſervoit de promenade. Il y con-

tinua l'heureuse habitude du travail, & il ne dut qu'à lui même tout ce qui satisfait les besoins. Ce qu'il àcceptoit de *Maximilienne*, étoit des livres. Encore avoit il grand soin d'exiger qu'ils fussent du siècle de Louis quatorze. Elle parvint à le convertir en faveur de quelques bons ouvrages du notre, tels que les *considerations sur les mœurs & la decadence des romains; l'histoire de la rivalité de la France & de l'Angleterre, les discours* de Mr. de *Buffon*, le moitié des œuvres de *Voltaire*; mais il demeura inébranlable sur les éloges, les analyses méthaphisiques, les compilations volumineuses & le fatras d'ingénieuses inutilités qui surchargent ce siècle.

Par un de ces hazards dont la vie est remplie, elle fit la connoissance d'un homme qui faisoit un beau contraste avec son maître en morale. C'étoit le Vicomte de *Cussi*. --- Depuis longtems il cherchoit l'occasion de profiter de la société de la

Bussière. Une légère discussion dont la chasse étoit l'objet lui fournit un prétexte. Il arrive au château, & dit à Mr. de *Baudéon*, je viens plaider moi même, & c'est vous Monsieur, que j'ai choisi pour arbitre. Il céda tout ce qu'il put. Dans le cours de sa visite, il eut l'adresse de parler du Chevalier de *Bourdeilles*, de sa naissance, de ses qualités & en fit un portrait si flatteur & si peu flatté que *Maximilienne* le jugea son ami intime. Cette double façon de s'annoncer le mit dans le cas de recevoir d'obligeantes invitations. Il s'excusa sur ce qu'il avoit devancé le moment de la retraite, ajoutant cependant qu'il en profiteroit quelques fois.

Mr. de *Baudéon* reprit sa manière de vivre. Ses amis lui redemandérent Mademoiselle de *Bédissan*. Depuis que son père avoit sçu les vues de Mr. de *Baudéon* il n'étoit rien moins qu'éloigné de la laisser aller à la Bussière. Elle y arrive

arrive donc accompagnée de fa mère, bonne femme qui trouvoit que tout étoit au mieux dans ce monde, pourvu qu'elle trouvât le foir une partie de Berlan à faire. Il fembloit qu'on voulut venger *Léopoldine* des amertumes que donne la calomnie par un accueil extraordinaire. Chacun s'empressa, & pour un moment elle fe crut presque la maîtresse du château. Vous finirés par triompher, dit-elle à Mr. de *Baudéon*, mais je crains bien que la victoire ne vaille pas ce qu'elle vous aura coûté. Peu de jours après elle vit Mr. de *Cussy*, qui déploya toutes les graces de fon esprit, cita fans les indiquer, plusieurs passages des ouvrages de *Léopoldine*, fit l'éloge de fes goûts, & réussit tout aussi bien avec elle qu'auprès de *Maximilienne*. Entre autres talens de fociété il possedoit celui de lire fupérieurement; & tout en lisant il avoit des inflexions de voix, des réticences, des regards, des fouris qui rendoient l'histoire

ou le roman qu'il lisoit celui des perſonnes qui l'écoutoient. Il étoit même possible que cela embarassât quelque fois des visages novices.

*Léopoldine* trouva la ſociété de la Busſière plus agréable encore qu'elle ne l'avoit laissée. Les veillées avec ſon amie étoient toujours consacrées aux affaires de leur cœur. On avoit ſçu ſeulement que le Chevalier étoit debarqué à Neuyorck, & que la mer lui avoit épargné tous les maux dont elle tourmente ceux qui pour la première fois ſe confient à ſes flots. *Maximilienné* comptoit les momens, n'ôsant ſe flatter cependant qu'une impression aussi légère tint contre un ſi prodigueux éloignement, contre les idées que donne la guerre, contre la licence des camps, & ſurtout contre les besoins de distraction. Quant à *Léopoldine*, ſa raison préparoit le ſacrifice de ſa liberté; elle s'accoutumoit à Mr. de *Baudéon* & résistoit plus que jamais à

la pensée de trouver ſa félicité dans l'hymen.

Un petit événement, mais conſidérable par ſes ſuites, changea la face des choſes. Le Vicomte de *Cuſſi* avoit ſoupçonné depuis longtems que Mr. de *Bourdeilles* brûloit d'un feu diſcret pour *Maximilienne*: mais rien ne pouvoit lui apprendre ſi elle étoit de moitié dans cette inclination. Son maintien honnête & réſervé ne donnoit jamais lieu à ces ſortes de converſation, ou les ames ſont de petites imprudences. Il s'aviſa d'un expédient pour pénétrer dans ce cœur fermé à tout ce qui n'étoit pas l'amitié. On étoit réuni dans le ſallon après le caffé. On lui apporte un paquet de lettres. Voici des nouvelles d'Amérique, dit-il; à ce mot *Léopoldine* léve machinalement les yeux ſur ſon amie qui tenoit les ſiens immuablement fixés ſur ſon métier de tapiſſerie. Le Vicomte s'en apperçoit & ſe met à lire. Il s'interrompoit de tems-en-tems par des

exclamations. Quel début! voila ce qui s'appelle ſe montrer. C'est un de mes amis, dit-il, qui connoit l'intérêt que je prends au Chevalier de *Bourdeilles* & me mande qu'il s'est fait le plus grand honneur à l'affaire de Savannah ; Mr. de la *Fayette* l'a pris pour ſon Aide de Camp ; le Congrès lui a donné une épée: mais malheureusement.... à ce mot il s'arrête, *Maximilienne* rougit, *Léopoldine* impatientée, dit achevés donc, Monsieur, vous nous laissés. — Pardon Mademoiſelle --- Mais malheureusement il n'aura pas occasion d'en faire usage, puisque *Cornwallis* & ſon armée étant pris, il faudra bien faire la paix. On respira. Mais la chaleur de *Léopoldine* lui parut un indice ſuffisant. Il continue à lire ſes lettres. En voici une du Chevalier, dit-il, je vais vous la lire: „Je tiens parole, Monſieur le Vicomte; un de mes prémiers „ſoins est de vous écrire; vos prédictions „ſont accomplies, cette guerre n'est pas

„ ce qu'on croit en Europe. Si le Parle-
„ ment le vouloit sérieusement, il ne nous
„ resteroit qu'à rembarquer nos troupes.
„ Les Américains se passeroient très bien
„ de nous. Il est difficile de se battre avec
„ moins d'agrément. J'ai cependant été en-
„ voyé à Philadelphie, où j'ai vu la belle
„ Miss *Jenkinson*. Représentés vous une
„ taille presqu'aussi *Svelte* que celle de Ma-
„ demoiselle de *Baudéon*, quelque chose de
„ moins doux dans la physionomie; mais
„ des yeux plus tendres. Les mêmes gra-
„ ces, pour une Angloise s'entend, car
„ elles ont toujours quelque chose de roide
„ ou du moins de trop majestueux. Made-
„ moiselle *Maximilienne* à le pied plus
„ joli, & les cheveux d'une couleur qui
„ me plairoient d'avantage. Je préférerois
„ aussi son tein; mais cela n'empêche pas
„ Miss *Jenkinson* d'être une des belles fem-
„ mes qui ornent ce globe. Elle a le même
„ défaut que Mademoiselle de *Baudéon*,
„ cinquante mille guinées, la tête me

„ tourneroit pour une femme riche que „ j'aurois honte de le lui dire, car on à „ toujours l'air de vouloir faire un marché „ plutôt que fon bonheur.

„ Je ne vous parlerai point de nos cama„ rades, ils ont en Amérique la même „ gayté qu'en France. J'ai donné de vos „ nouvelles à plusieurs. Ils m'ont deman„ dé fi vous étiés toujours.... (il s'arrête „ un moment) martyr de votre crédulité. „ Il y avoit l'apôtre de l'inconstance. „ Dites je vous prie à Mr. de *Baudéox*, „ fi vous avés exécuté votre plan, que „ je lui amenerai un jour deux chiens „ fuperbes, j'ai fait faire aussi une collec„ tion d'oiseaux pour Mlle. fa fille. „ Qu'elle riche moisson pour les natura„ listes! C'est une autre nature en Amé„ rique. Ce n'est pas toujours la belle. „ Ceux qui dans leurs réves politiques dé„ peuplent l'Europe pour envoyer fes émi„ grans dans le paradis terrestre de la Pen„ filvanie; ne fçavent pas combien cette

„ contrée est loin encore des pays tout à „ fait civilisés. L'Europe est à l'Amérique „ ce que Mademoiselle *Maximilienne*, par „ exemple est au commun des beautés de „ notre province. Je m'avise de faire l'ob- „ servateur. Je vous montrerai un jour mes „ mémoires. En attendant je vais tâcher „ de faire quelque chose digne de les rem- „ plir. Autre fois il falloit être digne des „ régards de sa DAME, combien je regrette „ cet heureux temps! Puisqn'il est passé „ il faut penser à la postérité, & ce qui „ vaut mieux à la patrie. Bonjour, Mon- „ sieur le Vicomte.

Pendant cette lecture *Léopoldine* combina qu'une plaisanterie seule pouvoit tirer *Maximilienne* de son embarras & elle gagna de vitesse tout le monde pour lui faire compliment de cette conquête dont elle avoit fait un mystère; *Maximilienne* plus à son aise se mêla aussi de la plaisanterie, & personne, excepté le Vicomte, ne s'apperçut de ce trouble de plaisir qui

se répand sur toute la physionomie quand on entend vanter en public ce qu'on adore en secret.

Mr. de *Cussy* sûr à-peu-près de celui de Mademoiselle de *Baudéon*, conclut qu'il ne lui restoit plus qu'à aimer *Léopoldine*. Par goût il auroit préféré la première ; mais craignant des longueurs qui ne s'arrangeoient point avec sa position, il dressa ses batteries sur le coeur de Mademoiselle de *Bédissan*. Le premier pas dans ces sortes d'affaires est de sçavoir si un coeur est occupé. Ses observations le tranquillisérent. Mais il ne tarda pas à s'appercevoir que Mr. de *Baudéon* étoit son rival ; il tâcha de devenir son confident ; il y réuissit. Il l'engagea à ne pas se rebuter & ajouta par ses éloges à l'idée qu'il s'en faisoit. Chaque démarche étoit si bien combinée, chaque conseil si à propos, que tous ceux qui blamèront l'imprudence de Mr. de *Baudéon*, l'auroient commise ; elle fut portée au point qu'il le pria d'essayer sa

persuasive éloquence sur *Léopoldine.* Avec quel transport il accepta cette commission & avec quel sang froid il déroba son bonheur!

Il commença dabord par se ranger du côte de Mr. de *Baudéon* & à justifier toutes ses démarches. „Il est un petit „nombre de femmes sur la terre, dit-il, „qui réunissent ce qui donne le bonheur; „ressources de l'esprit, charmes du carac„tère, agrément de la raison, considé„ration personelle, avantage de la cul„ture, solidité de principes, dons natu„rels, fruits de l'éducation; en rencontrer „une, c'est trouver en un jour le félicité „de la vie entière. Tout ce qui entoure „cet objet unique, justifie à chaque instant „les démarches qui préparent sa conquê„te. Rien n'est soutenable à côté de lui, „il s'enrichit des pertes des autres.

Après ce portrait il excusoit Mr. de *Baudéon*, sur les petits travers aux quels l'exposoit l'amour. „Je sçais ajoutoit il

„ qu'il nous donne toujours quelques ridi-
„ cules & qu'il nous rend mêmes jaloux,
„ dûrs, inégaux, mais aussitôt que l'hy-
„ men, a assuré nos droits, les petites
„ taches disparoissent, du moins ne ſuis-je
„ pas de l'opinion du grand nombre, qui
„ prétend que c'eſt alors que ces incon-
„ veniens ſont plus ſensibles, parceque
„ la possession nous rend moins aveugles,
„ quand elle ne nous rendroit pas moins
„ empressés. "

Il s'étendoit ensuite ſur les défauts des hommes en général, réclamoit l'indulgence du ſexe, & ſupplioit, avec une froideur réfléchie, *Léopoldine* de ne plus retarder le bonheur tant desiré de Mr. de *Baudéon*.

Elle écoutoit ſans peine cet adroit négotiateur, admiroit ſon éloquence, & ne lui proposoit que ces ſortes d'objections propres à faire briller celui que l'on combat. Après en avoir triomphé il conclut par lui dire qu'elle auroit moins d'inquiétude

ſur ſa félicité ſi elle ſçavoit-elle même ce qu'elle valoit „il y a vingt ans que je „ſuis dans le monde ; j'ai eu peu d'aven„tures, mais beaucoup de confidences ; „j'oſe vous assurer, Mademoiselle, que „j'ai peut-être vu plus de beauté, plus „de ce qu'on apelle esprit ; mais jamais „cet ensemble de graces, de ſenſibilité, „de vertus aimables, cette fécondité ; mais „jamais plus de ces heureux préſens dont „un ſeul fait une femme diſtinguée.

*Léopoldine* répétoit fidélement ces entretiens à ſon amie, qui tout en rendant juſtice au Vicomte, ne lui trouvoit ni autant d'amabilité, ni autant d'esprit que ſon père & elle lui en ſupposoient. Soit affaire, ſoit prétexte, il partit pour quelques jours. Je ne ſçais pourquoi *Maximilienne* en eut de la joye.

Mr. de *Baudéon* qui crut *Léopoldine* à moitié décidée par l'éloquence du Vicomte, devint plus pressant. Elle parut moins facile, & ce qui l'étonna beaucoup

c'eſt que *Maximilienne*, qui jusques là n'ôsoit à peine ſolliciter, exprima ſes conſeils avec une vivacité qui ne lui étoit pas ordinaire. Elle fut cependant obligée de les modérer d'après une lettre de Mr. de *Bédissan* à ſa fille: il lui mandoit que le président ſe répandoit en propos contre Mr. de *Baudéon*, parmi les quels on lui entendoit dire que celui-ci avoit flatté *Léopoldine* d'un mariage prochain, mariage chimérique, puiſque l'arrêt qui l'avoit ſéparé ne l'autoriſoit pas à convoler à de ſecondes nôces. Mr. de *Bédissan* instruit de ces propos avoit conſulté des avocats fameux & des jugés éclairés, qui avoient décidé la même choſe; que l'ignorance de Mr. de *Baudéon* pourroit coûter l'honneur à ſa fille, & qu'il le prioit de s'expliquer là dessus. Elle ne ſembla pas fort affectée de cette découverte & prenoit au contraire le parti de Mr. de *Baudéon* comme d'un ancien militaire fort peu au fait des loix. Madame de *Bédissan* lui

donne cette lettre à lire. Il s'emporte, & débite imprudemment qu'il bravera les loix d'abord & puis leur échappera.

Le calme de la réflexion l'ayant amené à un parti plus ſage & rencontrant par tout l'unanimité d'opinions, il proposa à *Léopoldine* de chercher dans les complaiſances du Vatican une dispense que l'egliſe ne réfusoit jamais à de certaines conditions. *Léopoldine* redoutant le ſuccès dit qu'en effet cette voye ſera la plus prompte, lorsque le tems l'aura amenée à une résolution fixe.

Ce nouveau délai donna l'occasion à *Maximilienne* d'ouvrir ſon coeur affligé à ſon amie; elle invoque même cette confiance ſans la qu'elle l'amitié s'éteint, comme la tige d'une fleur ſe flétrit, lorsqu'elle eſt ſéparée de la plante nourricière. *Léopoldine* prit ſa main, pencha ſa tête dessus, la couvrit de baisers, & ne pouvoit ſe mettre au dessus de l'oppression qui la ſuffoquoit „ s'il eſt des ſecrets qu'on

n'ôse s'avouer à soi même, comment auroit-on le courage de les dire à autrui? Si malgré les combats dont moi seule puis être témoin, je me trouve inexcusable, que dois-je attendre de ceux qui ne voient que mes torts, sans connoître les remords qui me déchirent; n'est-ce pas assés de rougir à ses yeux, faut-il encore rougir aux yeux des autres!

Maximilienne étourdie de cette triple accusation n'ôsoit l'interroger, craignant de la forcer à révéler d'étranges secrets. --- J'ignorois que ma *Léopoldine* put avoir des secrets pour moi. --- Cet homme contre le quel on s'est tant empressé d'armer ma prudence, cet homme que tout le monde accuse, mon cœur l'absout malgré moi. Irois-je porter dans des bras que j'estime?.... Qu'elle destinée! je n'ôse descendre en moi même, je sçais bien que le tems me rendra victorieuse d'un sentiment aveugle & précipité; mais mon

amie qui a un père à venger pardonnera-t-elle l'égarement de mon cœur ?

*Maximilienne* en ferrant *Léopoldine* dans fes bras lui répondit ; ce père que je plains, parcequ'il vous chérit, ne feroit que trop vengé fi je vous abandonnois à l'erreur de votre cœur. Mais quoiqu'une puiffance invisible lui commande quelque fois, je ferai tant, que les fuites feront fans danger. Si le Vicomte de *Cussy* eft ce qu'il paroit, pourquoi ne pas l'aimer ? S'il eft tel qu'on le peint, il vous fournira bientôt des armes contre lui. Ce n'eft que ton bonheur qui m'intéresse. Celui qui le fera eft un Dieu à mes yeux.

Quand on croit avoir l'univers entier contre foi, quel foulagement de trouver que fon amie à resisté au torrent ! il fembloit que *Léopoldine* renaïssoit ; elle ne fe crut plus feule dans la nature, à la merci d'une passion d'autant plus impérieuse qu'elle s'emparoit d'un cœur novice.

Au milieu de cette crise, le Vicomte revint, sur le bruit disoit-il, des difficultés qu'on trouvoit au mariage de Mr. de *Baudéon* dans ses engagemens passés ; il dissuada d'avoir recours à l'impuissante Rome & soutenoit qu'une lettre du Chancelier suffisoit. Il apprit, ou pour mieux dire feignit d'avoir appris auprès de Mademoiselle de *Bédissan*, les chagrins dont il avoit été la cause innocente. C'étoit un prétexte pour lui déclarer que ses discours l'avoient trahi ; qu'il avoit recours à un voyage d'Italie pour étouffer la semence d'un sentiment qui agitoit son ame avec trop d'empire ; qu'un aveu étoit permis à l'homme qui s'en punissoit par un exil éternel ; qu'il étoit trop violemment épris pour être témoins d'une fête, dont la seule idée lui déchiroit le coeur, & trop honnête pour lui cacher qu'elle ne s'appartenoit plus, & qu'il y avoit un consentement de conduite plus expressif que celui qu'articuloit la voix ; que nulle considé-

ration humaine, ne pouvoit l'affranchir de ses engagemens ; que si son sort la touchoit, elle pouvoit en adoucir l'amertume en lui disant que son cœur n'entroit pour rien dans le parti qu'elle adopteroit.

Elle ne répondit pas, si cépendant c'est ne pas répondre que de laisser couler des larmes & laisser voir le plaisir avec le quel on écoute.

Le même jour de cette conversation, Mr. de *Eaudéon* raconta à sa fille & à *Léopoldine* une aventure bien extraordinaire qui s'étoit passée le matin. Ils étoient tous trois dans un cabinet de verdure & attendoient que le soleil brulant eut abandonné au Zéphir le sein de la terre pour la rafraichir de son haleine. "J'étois leur „ dit-il, ce matin occupé dans mon cabi„net, lorsque mon valet de chambre m'a„remis le billet suivant. *Une infortunée désireroit entretenir le Seigneur bienfaisant de ce chateau; mais elle voudroit dérober s'il étoit possible les marques de sa*

*misere aux yeux des riches dédaigneux ou des valets insolens* " je lui ménage l'entrée par ma garderobe ; mais comme le vice prend ſouvent le langage de la vertu, je recommandai à mon valet de chambre de ne pas s'éloigner. J'ai vu entrer une Demoiſelle de vingt ans, pâle, avec l'extérieur de l'indigence, & le regard du déſespoir concentré. Je lui ai demandé à quoi je devois l'occasion de la connoître, ſon nom, ſa demeure & j'ai accompagné ces différentes questions de l'intérêt qui rassure le besoin timide & honteux. Voici ſa réponse. Je ſuis la fille de la Marquise de V***. vous ſçavés, Monſieur, que mon père a été tué ſur la frégate que défendit ſi bien Mr. de *Couëdic*. Les moyens de ma mère, au dessous du médiocre, la mettoient dans la nécessité de borner ſes connaissances à ſa famille. Nous ſommes parens, aſsés près, du Vicomte de *Cussy*. Il venoit nous voir, il commença par nous aider; & comme il est bien plus aisé de donner

ſon crédit que des ſecours réels, nous eſpérames que ſa faveur nous feroit utile. outre ce motif d'intérêt que notre position rendoit excusable, j'avoue que ſa ſociété me laissoit indifférente à tous les autres plaisirs ; l'habitude de le voir m'en fit une nécessité. Je connus pour la première fois l'amour, & ce ſentiment ne me parut ni dangéreux, ni redoutable présenté par un homme qui mêloit toujours mon bonheur à ſes désirs. Je ne lui laissai pas ignorer ſon empire. Mais en cédant à la reconnoissanee, je fus assés heureuse pour ne jamais oublier ce que je me devois, mon inflexibilité ne le rebuta pas. Voyant qu'il étoit plus aisé de me plaire, que de me ſeduire, il me proposa des nœuds qui rendent l'inconſtance des hommes plus prompte & ſurtout plus cruelle pour les femmes. Je crus que ma félicité y étoit attachée. Ma mère me prêcha : il désira ſeulement éviter le tumultueux ennui qui accompagne ces ſortes de fêtes. Nous

finies ce qu'il desiroit & un prêtre, après les formalités de l'église, bénit notre mariage. Vous en voyés les fruits; les premiers mois ne m'allarmérent pas & quoique l'hymen ne me tint pas ce que l'amour m'avoit promis, j'avois toujours la société douce d'un homme aimable. Ma passion me faisoit plus désirer sans doute, mais on m'apprit que les femmes cessoient d'exiger au moment ou elles se lioient. Cette vie douce dégénera en habitude; de l'habitude naquit l'ennui; l'ennui amena le dégoût; le dégoût conduit aux mauvais procèdés; les mauvais procedés aux sçènes domestiques. C'est entre lui & ma mère que ces malheurs se succédèrent, car jamais ma bouche ne proféra une plainte, & si j'avois pu interdire les larmes à mes yeux, il n'eut jamais été témoin de mes chagrins. Ma douceur l'engagea à la confiance. Il m'ouvrit son coeur & me dit, mon honneur & peut-être ma vie vont être entre vos mains. Le désir de vous posséder,

l'amour, m'a fait faire un crime dont le remords empoisonne ma vie & me l'auroit déja faite terminer, sans l'être infortuné que vous portés dans votre sein. Hélas! J'avois une femme lorsque je vous ai épousée. Elle vit dans une de mes terres. Bientôt elle apprendra notre union, de la les procès, les sevérités de la justice. Si vous m'aimiés assés pour me suivre dans un château, fort éloigné de l'autre, j'y consacrerois ma vie à vous faire oublier mes torts; & nous attendrions ensemble que la mort d'une femme infirme nous rendit une liberté, que je ne veux recouvrer que pour vous l'offrir. J'embrasse avec transport cette proposition. Je pars pour un vieux château mal meublé, suivie d'une seule femme de chambre. Je le prie de ne pas s'y enfermer avec moi: mais de m'y venir dire de tems en tems que mon sacrifice étoit de quelque prix à ses yeux: il me le jure; je m'accoutume à mon nouvel état & me soumets aux privations que com-

mandoit une fortune dérangée. Les plaisirs innocens de la campagne, quelques lectures, & sur tout l'espoir d'acquérir des droits imprescriptibles sur mon époux, me rendirent tout facile.

Cependant il devenoit plus rare, ses momens de séjour, plus abrégés. Alors cette solitude se montra dans toute son horreur. Mon sort me parut affreux. Je n'avois pour confidente que ma femme de chambre. Elle avoit une liaison intime avec le fils du juge. Elle l'employa à suivre les pas de Mr. de *Cussi*. Nous apprimes par lui que sa première femme venoit de mourir; que ses créanciers se disputoient la majeure partie de son bien; que non seulement il ne se proposoit pas de légitimer notre union, mais qu'il avoit fait une autre conquête, dont il méditoit l'enlevement. Il avoit été forcé du mettre dans cette confidence un Sécrétaire, frère de l'amant de ma femme de chambre.

Le feu avec le quel Mr. de *Baudéon* parloit ne lui avoit pas permis de s'apperçevoir de ce qui se passoit sur le visage de *Léopoldine* & de sa fille. Il s'interrompit à cet endroit & après un moment de réfléxion il continua en ces termes.

Ce qui passe l'intelligence humaine, c'est que suivant le rapport infidelle de son espion la personne qu'il doit enlever est dans ce château. Elle m'implora contre ce revisseur, en ajoutant que si elle n'en est pas crûe, elle peut fournir des preuves victorieuses. Je vous avoue que cette accusation m'a semblé une des aventures romanesques que la misère invente pour émouvoir la charité, si souvent trompée qu'à la fin elle résiste aux besoins mêmes. Je n'ai pu croire à de semblables traits de la part de Mr. de *Cussi*, & j'ai mis pour condition préliminaire à quelque service que ce fut que mes yeux auront justifié les démarches que je croirai devoir à la vertu abandonnée.

Je ne connois point, dans la langue françoise d'expressions pour rendre le muet étonnement de *Maximilienne* & la profonde confusion de son'amie. Ni l'une ni l'autre n'osoient envisager Mr. de *Baudéon* dans la crainte qu'il n'en fût d'avantage, & que cette première confidence ne fut une façon de pénetrer leur secret en entier. C'étoit moins l'embarras cependant, que la foule d'idées qui se pressoient à la fois dans leur esprit saisi d'étonnement. Il fallut rompre le silence. Mademoiselle de *Baudéon* approuve le parti pris par son père, & quoique dans le fonds de son ame elle crut déja au récit de Mde. de *Cussy*, elle ne vouloit pas augmenter encore l'embarassante position de *Léopoldine.* L'incrédulité obstinée de celle-ci éleva le premier soupçon dans le coeur de cet homme qui avoit pris de l'Amour jusqu'à son bandeau. Il tomba dans une morne réverie, leva quelquefois les mains au ciel, & après un demi-quart-d'heure

de

de méditation, se leva sans mot dire & sortit du château.

*Léopoldine* à peine émue s'écrie, quel empire que celui de la calomnie si les coeurs les plus honnêtes n'en sont pas à l'abri ! Une malheureuse aventurière vient fabriquer je ne sçais quel conte romanesque, & déjà l'on s'attendrit en sa faveur, déjà on lui prête l'attention que la vérité n'obtient pas toujours. On immole à ses prétendues infortunes un galant homme que nous ne connoissons que par ses services. *Maximilienne* jugea bien d'après ce discours que ses conseils échoueroient & lui proposa de s'informer un peu de l'endroit ou son père avoit porté ses pas. Il avoit été au cabaret où cette dame étoit descendue, impatient de connoître le genre de preuves qui appuyoient sa narration. Elle possédoit une foule de lettres du Vicomte qui prouvoient son intimité & (cette écriture étoit connüe). Elle en réservoit une surtout; qui contenoit l'instruc-

tion pour l'enlevement. Le château de la Bussière, étoit ſi bien déſigné qu'on n'avoit pas la ressource de ſe méprendre. Et il y avoit entre-autres cette phrase, „ ſi „ contre mon attente, le maître de la mai- „ son, faisoit une résistance embarassante „ pour le moment, je ne dis pas qu'il faille s'en défaire, mais il faut à quel- „ que prix que ce ſoit délivrer l'étrangère „ des fers dont la jalousie l'accable, & me „ mettre à même de la rendre à ſes pa- „ rens...... & dans un autre passage. „ Vous aurez du linge de femme, car „ dans un voyage d'aussi long cours il ſe- „ roit possible qu'elle fut embarassée."

Mr. de *Baudéon* lui cacha ſévérement la cruelle découverte qu'il faisoit, promit d'éviter le malheur ſoupçonné, & la mit dans le cas de rejoindre ſon château.

Revenu chez lui il garda un ſilence obſtiné ſur la ſuite de cette aventure, parût ne s'occuper que de plaisirs, & ne changea ſa manière d'être qu'avec ſa fille à qui

fes regards féveres apprirent fa disgrace. Le premier nuage s'éleva fur l'amitié de ces deux personnes, parceque *Léopoldine* crut que *Maximilienne* lui taisoit les projets de fon père.

Il n'en avoit aucun de formé; mais quelqu'ils fussent, l'hospitalité étoit facrée chez lui. D'ailleurs il ne voyoit pas la marche de ce nouveau roman, & quand même le Vicomte de *Bussi* auroit formé des desseins, il ne pouvoit pas croire qu'une fille aussi vertueuse ne fut pas aussi prudente.

Dans cette circonstance le Vicomte vint à la Bussière. Il avoit été instruit de l'évafion de fa femme. Il foupçonnoit qu'elle l'auroit peut-être cherché chez Mr. de *Baudéon*. Au fimple aspect de fa physionomie il devina un changement. Lorsqu'il s'informa comme à l'ordinaire des progrès qu'il avoit fait, celui-ci lui répondit que tout étoit conclu, & qu'il ne s'agissoit plus que de fixer le jour qui conviendroit à la

famille de *Bédissan*. Le Vicomte l'en félicita & fut ensuite dans l'appartement de *Léopoldine* pour lui faire compliment de cette heureuse révolution. Il commença par un persiflage qu'elle ne daigna pas écouter; il changea de ton & y substitua un feint emportement; elle répondit avec mépris. Voyant que rien ne réussissoit il se précipite à ses genoux & lui demande pour grace dernière de vouloir au moins l'écouter.

Alors il lui avoua ce qu'il nommoit les crimes de l'amour --- „Il est vrai, puisque „vous l'ordonnés, que j'ai séduit ou plutôt décidé un prêtre à nous unir après „que vous auriés agréé ce mutuel gage de „ma sincérité, & que j'ai voulu devoir à „la violence ce que j'aurois demandé à „l'amour si je ne me trouvois dans la plus „bizarre des positions. Je suis innocent & „n'ai nulle espèce de moyens pour prou„ver mon innocence. Les événemens m'ont „conduit dans un précipice ou il faut que

„ je périsse victime de mon impardonna-
„ ble facilité. J'ai ici une de ces liaisons
„ où les sens nous entrainent, dont le pre-
„ mier moment est une étourderie, & le
„ second un malheur. Persécuté par une
„ femme qui avoit à se plaindre sans que
„ j'eusse à rougir, ne pouvant ni la trom-
„ per, ni l'aimer, vaincu par les larmes
„ d'une famille qui me reprochoit son des-
„ honneur, je condescendis à préter un
„ voile à une foiblesse, voile d'autant plus
„ grossier que l'on sçavoit mes engage-
„ mens. Ils cesserent au commencement
„ de notre connoissance --- libre je vous
„ offris mon coeur; & laissai la moitié de
„ ma fortune à une personne que j'aimois
„ & pour qui je voulois tout faire excepté
„ le sacrifice de moi même. Dans la fu-
„ reur d'un amour propre irrité, elle se
„ donne pour ce qu'elle n'est pas, & ou-
„ bliant combien il étoit absurde de sup-
„ poser l'ignorance d'un fait que ma pro-
„ vince attestoit, elle espère diminuer ses

„ torts en m'en prêtant d'impardonnables.
„ Mais il eſt vrai qu'elle a disposé de mes
„ terres, de mes gens, & que ma facilité
„ à lui tout accorder alors m'ote au-
„ jourd'hui la ressource de rentrer dans mes
„ droits. Quant à vous, Mademoiselle,
„ j'ai vu, comme vous l'imaginés ſans peine
„ combien vous peſoient les chaines que
„ vous alliés porter ; j'ai pu croire que
„ votre cœur plaidoit en ma faveur contre
„ votre raiſon ; ne prenant conseil que de
„ l'amour j'avois formé le dessein de vous
„ conduire avec un prêtre à Barjemont, &
„ de conter à votre père la position où
„ les choses ſe trouvoient. S'il agréoit mes
„ vœux, le prêtre nous béniſſoit ſous vos
„ yeux. S'il les répétoit je vous avois en-
„ levé à votre tiran, & partois pour
„ l'Italie d'où jamais je ne vous aurois
„ offert ma perſonne & mon deséspoir. Je
„ ſens combien ma conduite est romanesque,
„ inſultante, coupable ; mais je n'ai pour
„ guide qu'une passion funeste qui a ren-

„ verfé toutes mes facultés, qui bien-
„ tôt détruira une existence que j'abhor-
„ re & vous délivrera de l'aspect révoltant
„ d'un furieux, & d'un ravisseur."

Ce développement expliqua l'incroyable conte que cette étrangère avoit fait à Mr. de *Baudéon*, & quoique *Léopoldine* fut bien décidée à renoncer au héros de tant d'avantures, ce fut pour elle un moment bien doux que celui où elle put se dire qu'un homme qu'elle avoit cru vil n'étoit qu'un homme foible.

Je n'attends rien du moment présent, ajouta t'il; mais la réfléxion retracera un jour les vérités que je viens de vous révéler. Je serai blamable aux yeux du reste de l'univers; que je sois justifié aux votres & l'univers ne m'est rien. Vous me voyés pour la dernière fois; je vais expier mes imprudences, mais un coeur où vous avez allumé la passion qui me dévore n'est pas fermé à la vertu. Et celui qui est capable d'aimer avec autant de désintéresse-

ment, n'est peut-être pas ſans quelque qualité.

Telle fut ſa manière de prendre congé. *Léopoldine* abymée dans ses réfléxions n'osoit l'abſoudre, & ne pouvoit le condamner. Mr. de *Baudéon* commence enfin à ouvrir les yeux. Sa première fureur tombe sur sa fille. Il lui reprocha sa discrètion barbare puisque si on lui avoit oté l'espoir on prévenoit cette suite d'inconséquences à peine justifiées par le ſuccès & qu'une rupture change en ridicules inéffaçables. Elle respecta les injustices d'un père & laissant couler quelques larmes, est-ce à vous, lui dit elle, d'accuser mon coeur!

*Léopoldine* ne pouvoit plus ſupporter ce château, & annonça ſon prochain départ. Sa vieille mère qu'on avoit bercé d'un hymen avantageux, prit de l'humeur. M. de B*audéon* qui trouvoit encore de la douceur à respirer le même air qu'une ingrate ne pouvoit éteindre l'espoir dans son

me ; & *Maximilienne* étoit presque forcée d'accuser son amie qui prenoit la résolution de s'éloigner dans un moment où elle lui auroit été le plus nécéssaire.

Dans le cours de ces débats funestes entre *Léopoldine* & le Vicomte, *Maximilienne* avoit reçu des lettres d'Amérique. Le Chevalier de *Bourdeilles* lui écrivoit pour la première fois & exprimoit en caractères de feu l'amour le plus tendre. Il lui mandoit que jamais il n'eut osé lui avouer sa passion sans la circonstance où il se trouvoit, circonstance détaillée dans les lettres qu'il joignoit à la sienne. Elles étoient de M. *Jenkinson* qui lui offroit sa fille & cinquante mille Guinées, à la seule condition qu'il quitteroit le service. M. de *Bourdeilles* ajoutoit que Miss *Jenkinson* seule pouvoit le consoler du malheur de ne pas appartenir à *Maximilienne*, non que son cœur partagé goutât déjà avec elle le bonheur qu'il s'étoit promis en France, mais parce que la douceur de son caractè-

re affuroit une forte de félicité à quiconque la possèderoit.

*Maximilienne* n'osoit elle même faire lire ces lettres à fon père; elle avoit bien pensé à charger de cette commission le Solitaire, mais le moment n'étoit pas favorable pour parler d'une connoissance du Vicomte de *Cussy*; d'ailleurs les Gazettes étoient pleines d'un événement paffé en Amérique. Un Colonel avoit maltraité, fans fujet, un Officier eftimé. M. de *Bourdeilles* s'étoit rangé du parti de ce dernier. Le Colonel l'avoit noirci à la cour. L'histoire avoit fubi déja vingt versions différentes, les unes contre le Chevalier les autres à fon avantage comme celà fe pratique.

*Léopoldine* feule avoit connoissance des lettres; elle feule peut être pouvoit amener M. de *Baudéon* aux vues de fa fille. Et c'est dans ces circonstances qu'elle méditoit fa retraite. Tous les autres chagrins ne font rien en comparaison de ceux que

cause l'amitié. *Maximilienne* s'en plaignit. *Léopoldine* répondoit; „ce n'est pas mon „cœur, c'est ma position qu'il faut accu- „ser. Persécutée par un homme que je „ne puis pas aimer, & par l'idée d'un au- „tre que je ne puis hair, je n'aspire qu'à „la ſolitude; j'y veux calmer mon ame, „rapeller ma raison, rasseoir mes ſens, „me rendre à moi-même enfin. Et lors- „que le temps m'aura accordé tant de „bienfaits, le premier usage de mon ame „renouvellée, ſera de venir expier dans „les bras de l'amitié des torts involontai- „res."

Elle ſe chargea cependant de faire la première ouverture à M. de *Baudéon*. Il ne rêvoit qu'aux moyens de la retenir. Tantôt il employoit ſa fille, tantôt il appuyoit auprès de Madame de *Bedissan* ſur la nécéssité d'éviter un ſecond éclat. Soupçonnant malgré lui quelque penchant pour le Vicomte, il aimoit à ſe persuader que c'étoit un de ces tours passagers que l'a-

mour joüe à la raison, & dont l'absence est le seul remède. Il ne tenoit pour passions invincibles que celles qui s'enorgueillissoient de leur objet, & croyoit au contraire que lorsqu'il falloit capituler avec l'amour-propre on ne résistoit pas longtemps au malheur de rougir de ce qu'on aime.

*Leopoldine* voyoit tous ses obligeans efforts, & profita d'une conversation pour l'instruire des sentimens de M. de *Bourdeilles* pour sa fille. Il rejetta bien loin de semblables projets. Donnant pour raison que ces amours romanesques s'éteignoient après six mois d'intimité; que sa fille ne pourroit jamais le dédommager de ce que lui offroit Miss *Jenkinson*; qu'elle même devoit avoir assez de délicatesse pour ne pas faire manquer un établissement aussi convenable à la position du Chevalier. --- Je suis enchantée, dit *Léopoldine*, de vous entendre prononcer que la raison doit commander à l'amour, &

que l'inégalité des fortunes, est un obstacle à la félicité des unions. --- Au lieu de tourner contre moi des principes dont l'application n'est pas juste, acquerés le droit de devenir la tutrice, la mère de votre amie. Alors je mettrai ſon ſort dans vos mains. --- Sans la passion qui vous tourmente je ne balancerois pas. Mais la complaisance & l'amitié ne ſont rien pour le ſentiment qui désire avec emportement; & ſans recommencer nos éternels débats revenons à votre fille. Que ferés vous jamais pour elle qui la dédommage du ſacrifice que vous lui imposés? --- Je dois venir au ſecours de ſon inexpérience. --- C'eſt à dire la conseiller, la diriger, mais non lui oter l'espoir. La nature veut que les pères ſoient des amis indulgens qui ſurveillent la jeunesse précipitée, & non des despotes qui brisent à leur gré les projets ſur lesquels chacun asseoye ſon bonheur. --- Que feriés vous donc ſi vous étiés à ma place? --- Je mettrois ſous les

yeux de ma fille le danger de hâter les noeuds qui tiennent à la félicité de la vie entière; je lui montrerois les victimes d'une liaison imprudente; je lui conseillerois d'éprouver son coeur & surtout celui de son amant; & je l'assurerois qu'après avoir satisfait aux loix de la prudence, elle peut apeller son père & le rendre témoin de ses engagemens qu'il consacrera par sa bénédiction & son aveu paternel. -- Mais si l'avenir apporte des regrets. - - - Alors à la place de son père, je serois encore là pour les adoucir & la consoler. Cette crainte est malheureusement inséparable des noeuds quelconques qu'elle formera. - - - Chacun de nos entretiens me fait mieux sentir mon malheur; dites à *Maximilienne* que je suis vos conseils; puisse t'elle ne jamais connoitre les tourmens d'un amour rejetté?

*Léopoldine* vole annoncer à *Maximilienne* le succès inattendu de sa négociation. Après les plus tendres épanchemens, elle

lui dit, que n'ai-je ſur toi l'empire que tu as ſur mon père! Hélas! il ſeroit bientôt heureux.

Elle répondit au Chevalier de *Bourdeilles* que ſi l'aveu de ſes ſentimens pouvoit contribuer à ſon bonheur, elle ne les lui cachoit pas, mais qu'une connoiſſance auſſi ſuperficielle ne leur permettoit ni à l'un & à l'autre d'arrêter leurs deſtinées; que ſa fortune n'égaloit pas celle de Miſs *Jenkinson*; que ſi elle n'avoit pas le courage de le preſſer d'accomplir ce mariage, elle n'auroit pas l'injuſtice de lui en ſavoir mauvais gré.

Sur ces entrefaites un coup d'apopléxie frappe Mr. de *Bédissan* ſa femme & ſa fille n'eurent que le tems de ſe rendre à Barlemont où elles le trouvèrent expiré. Cet accident changea tout à fait la face des affaires. *Maximilienne* attendit impatiemment la réponſe d'Amérique.--- Mr. de *Baudéon*, eſpèra de triompher des rigueurs de *Léopoldine* &

effacer de ſon ſouvenir le Vicomte qui ſembloit, ſous prétexte d'un voyage, aller chercher une carrière à ſon ambition.

*FIN de la première Partie.*

********************

# SECONDE PARTIE.

Le Vicomte de *Cussy* entrevit dans une abſence un peu longue le remède à plus d'un inconvénient. Il connoissoit l'Italie ſans l'avoir parcourue. Tant de voyageurs depuis vingt ans ont raconté au public ce qu'ils y avoient vu ! leur récit n'eſt pas toujours exact, mais les descriptions ſont assés justes ; les erreurs portent ſur les observations, parce que c'est avec l'esprit & non avec les yeux qu'on observe. Un Italien vient d'en redresser plusieurs. Cette correction littéraire rendra peut-être ces Messieurs plus circonspects. L'Allemagne moins ſouvent visitée, offre moins de ſtatues & plus d'hommes, moins d'artistes & plus de ſçavans. Le Vicomte en fit l'objet de ſes voyages. Et promit en partant de ne pas recueillir cent puérilités comme les Anglois *Moore* & *Sherlock*.

Ses vues se porterent sur le caractère national, opposé, non à la nation françoise, mais à ses ridicules; ne concevant pas qu'on soit gravement occupé de modes, d'une pièce de théatre, & de cette chaine legère d'événemens frivoles qui alimentent la société, les Allemands se moquent des fertiles inventions de Paris. N'entendant rien & surtout ne voulant rien entendre au systême versatile de nos finances, aux fréquentes révolutions dans notre ministère, aux métamorphoses incroyables d'un homme de robe en marin & d'un militaire en conseiller d'état; ils préferent leur économiques principes, dont il resulte des capitaux immenses, au lieu de dettes monstrueuses. Cent remarques de ce genre l'aiderent à se former une idée du caractère national.

Quant à la réligion il crut appercevoir qu'il en étoit en Allemagne comme dans l'ancienne Rome. Le peuple croyoit aux Dieux, les gens instruits croyoient

à la nature. Comme il n'y a point de *Christophe* de *Beaumont* qui donne de pieuses & extravagantes fcènes, le culte consiste dans des Sermons que les Ministres débitent fans les méditer & que le Peuple écoute fans les comprendre. Les Prélats tout entiers à leurs affaires temporelles n'ont pas le loisir de fe mêler des ecclésiastiques, & les Electeurs font plus occupés de leurs troupes & de leur receveurs que des querelles facerdotales ou des dogmes romains.

Cette fuite d'observations n'amuseroit point le lecteur. Nous les placerons de distance en distance lorsque l'occasion les amenera.

Le Vicomte étant arrivé à *** y eut l'honneur d'y être présenté au Souverain qui gouta extrêmement fa modefte éloquence, & la fagesse de fes vües. Après quelques femaines de féjour, on lui proposa de fervir le pays ou il fe trouvoit. Un département à fon choix lui fut offert. Il

le refusa avec regrêt & avec reconnoissance. Quand mes foibles talens, dit-il, me permettroient d'accepter vos offres généreuses, ma qualité d'étranger me force d'y renoncer. D'ailleurs beaucoup de choses qui paroissent indispensables font inutiles à mes yeux. Il peut fe faire que je me trompe, mais je commencerois toujours par employer mes principes. Or ils me menent a croire qu'on peut faire le double de besogne avec la moitié moins de monde; que cela est d'autant plus aisé qu'il y à la moitié d'inutile de ce qu'on est dans l'usage de faire; que la noblesse doit être agricole, le fecond ordre commerçant, & que le Peuple leur doit être donné comme un instrument excellent pour faire prospérer tous les deux; que le travail doit rendre le militaire aussi utile en temps de paix que la tactique en temps de guerre; que les Cours font génantes pour le Souverain, dispendieuses pour les Serviteurs, & onéreuses furtout au Peu-

plè: que les Apôtres du luxe font partout punissables, mais que le luxe est une démence dans un pays qui fe rend volontairement tributaire d'un autre auquel il ne peut rien fournir; qu'un homme oisif est une erreur de la fociété, & que l'argent de l'état ne doit jamais payer l'amusement, l'oisiveté, même la fimple convenance; voyés fi d'après de femblables principes on doit fe charger des affaires des Rois.

Le Prince qui aimoit le bien, la gloire, & avoit l'esprit juste & prompt, fit part de ces idées à quelques personnes qui les trouvèrent faines en général mais inapplicables à fon pays, comme fi la raison pouvoit être étrangère quelque part. On ajouta qu'elles tenoient de la nouvelle philosophie pernicieuse a tous les Etats. Le Vicomte partit convaincu qu'il faut laisser murir les Etats comme les fruits.

La Saxe fut fon fecond féjour. Il y étoit adressé au frère d'une Dame qui mérite d'être connüe. C'est la Comtesse de

*Verlossen*, dès fa jeunesse elle avoit aspiré à avoir l'esprit d'un homme profond fans renoncer aux agrémens d'une femme fpirituelle. Elle s'étoit arrangée une religion, une vertu, une raison pour elle feule. Se persuadant que telle chose qu'elle désiroit n'étoit point un mal, elle y cédoit. Née caustique, hautaine, vindicative, la réfléxion avoit tellement affoibli fes défauts qu'on n'en appercevoit plus que le germe. D'ailleurs possèdant au plus haut degré toutes les qualités du cœur, elles éblouissoient le commun des hommes, qui rarement s'occupent à retourner un caractère & à en bien faisir toutes les nuances.

Comme elle alloit volontiers au devant de toute personne qui annonçoit quelque espèce de mérite elle mit le Vicomte à même de l'entretenir. A' travers quelques fophismes uniquement produits par l'envie de briller il entrevit une femme intéressante & dès la feconde conversation il lui

demande des conseils, ce qui flatte toujours une femme & des instructions sur sa Patrie. Après les premières excuses d'une modestie très accommodante, voici ce qu'elle lui dit. „ Si vous faites cas de la „ simplicité dans les manières, de la fran-„ chise dans le commerce, de la raison „ dans les discours, vous les trouverés „ parmi nous. Les femmes en Allemagne „ sont en général moins aimables que les „ françoises. Mais celles qui le sont le „ sont d'avantage. Elles ont le cœur plus „ sensible; leur éducation a été plus soi-„ gnée, leurs principes mieux affermis. „ L'hymen est plus à son aise chez nous; „ l'amour toujours un sentiment & quel-„ quefois une vertu, tant il fait faire de bel-„ les choses. Quand il enchaine deux „ cœurs, il ne consulte point le vil inté-„ rêt, & se repose sur la Providence du „ soin de soutenir son ouvrage. Nous ha-„ bitons d'avantage la campagne. Entou-„ rées sans cesse de militaires qui sont nos

„ frères. nos époux, nos pères, nous
„ contractons une espèce de courage qui
„ nous fait braver les rigeurs des saisons,
„ le malaise des voyages & la privation de
„ ces voluptueuses aisances dont notre se-
„ xe en France se fait un besoin. On nous
„ permet de lire parce que nos Romans
„ présentent le vice sous d'odieuses cou-
„ leurs. & la vertu telle qu'elle est, douce
„ & séduisante pour les cœurs honnètes.
„ Nos Ecrivains n'out point cette profusion
„ d'esprit qui lasse bientôt, mais ils ont
„ cette verité de caractères qui attache."

Le Vicomte recueilloit avec soin ces instructions, se reservant toujours cependant de les vérifier avant de les adopter. La femme qui a le plus de sang-froid exagère toujours un peu.

Son esprit séducteur, le desir de plaire, lui firent une espèce de renommée. Elle parvint jusqu'à *Léopoldine* qui recevoit constamment de ses lettres sans jamais y répondre.

Après avoir rendu les derniers devoirs à l'auteur de ses jours, elle prit connoissance de l'état de sa fortune. Outre la terre de Barlemont qui pouvoit donner huit mille livres de rente, son père laissoit à ses enfans un petit fief qui pouvoit en rendre douze cent. Elle s'arrangea avec sa mère & ses frères & soeurs de manière que cet objet devint son héritage. Il étoit éloigné de quatre lieues de Barlemont & de huit de la Bussière. Après l'avoir rendu commode, elle s'y retira avec le projet d'y passer les étés & de partager l'hyver entre sa mère & son amie. Mr. de *Baudéon* avoit la délicatesse de ne lui rien offrir, mais il mettoit la fille dans le cas d'embellir ce petit hermitage. *Léopoldine* refusa tout, excepté une Bibliothéque consistant dans cinq cens volumes bien choisis. Il n'y avoit point de théologie, qui a fini par detruire les réligions. Les objets sur lesquels on se permet de disputer s'avilissent nécessairement aux

yeux des deux partis. Peu de morale. Elle doit être comme le sel de la terre. Repandue partout elle donne de la sève à tous les ouvrages. Seule, isolée, son goût est insupportable. Peu de poésie. C'est la raison en débauche. L'imagination a déja besoin d'être contenue ; l'imagination en délire fatigue. Pour les auteurs on avoit choisi la crême des siècles, ceux dont la raison aimable a survécu aux générations, aux révolutions dans le goût. Quelques modernes avoient été introduits dans cette brillante collection.

*Maximilienne* racontoit un jour les résolutions de son amie devant le solitaire chés qui elle alloit souvent apprendre à supporter les tourmens de l'absence & de l'incertitude. „Elle a pris la route du bonheur, „disoit-il ; il faut y renoncer en vivant „avec les hommes. La société est un „champ clos, ou chacun vient combattre „pour l'emporter sur autrui. Les uns c'est „par la figure, les autres, c'est par les ta-

„ sens ; ceux-ci par la repréſentation, „ ceux là par la puissance. Si l'on parle, „ c'est pour ſe faire écouter ; ſi l'on ſe „ tait, c'est par dédain. La générosité pas„ se pour ostentation, l'économie pour ava„ rice, la modestie pour impuissance, la „ fermeté pour entêtement ; la fortune „ fait des envieux, la pauvreté éxcite le „ mépris &c. ; les hommes ont tout cor„ rompu, & ont fini par tout épuiser „ excepté la médisance, la calomnie, le „ jeu, la dépense outrée, qui ſoutiennent „ la ſociété & font le malheur des indivi„ dus. On n'échappe aux larmes, aux re„ mords, qu'en fuyant, & dans la retrai„ te on trouve la privation des peines, la „ ſeule félicité dont il a plu à la gracieu„ se providence de nous faire jouir. Vous „ portés dans votre ame, ma chère enfant „ la preuve de mes longs bavardages ; en „ ne voyant de bonheur qu'avec votre „ amant, vous ne formés que des projets „ de ſolitude & vous vous promettés tous

„ les deux chacun de votre côté d'échapper
„ au tumulte."

Ces vérités descendoient au fonds de l'ame de *Maximilienne* pour s'y graver à jamais. Oh! qu'un vieillard aimable & plein de ſens est un être respectable ſur la terre! Il a acquis le droit précieux de ſe faire écouter; ſa ſageſſe au fonds, n'est qu'une longue expérience qu'un bon esprit a rapproché des préceptes divins de la raison; divins, parce que la raison n'est qu'une émanation de l'être des êtres, qui lui a confié ce petit univers.

*Maximilienne* reçut alors une nouvelle qui porta tout à la fois dans ſon ame la joye & la tristesse. Le lecteur ſe ressouviendra peut être de la querelle ſurvenue au régiment de * * *, le Chevalier de *Bourdeilles* reçut ordre de venir rendre compte de ſa conduite. Il étoit à Versailles lorsqu'il écrivit à Mlle. de *Baudéon*. Cette époque fut l'occasion d'un avancement pour lui. Il ſe justifia avec tant de

noblesse de vérité que le ministre le connut, & voulant recompenser la manière dont il avoit servi d'ailleurs, il lui donna une majorité vacante dans le Régiment de Soissonois. Ce Régiment n'étoit pas éloigné de ses terres. De sorte qu'il vint bientôt chez lui d'où il se rendit à la Bussière. Mr de *Baudéon* le reçut presque comme un gendre. *Maximilienne* lui trouva un air différent de celui qu'il devoit avoir après sa réponse. C'est qu'il ne l'avoit point encore. Il eut donc le bonheur d'apprendre de sa bouche, ce qu'il auroit lu de sa main. Il est des tableaux qu'il ne faut jamais entreprendre; on ne peint point l'yvresse du bonheur.

Mr. de *Baudéon* lui raconta les événemens qui s'étoient passés depuis son départ. Sa surprise fut extrême en apprenant le goût de *Léopoldine*. Le Vicomte est amusant, dit-il, mais elle ne le connoit pas. C'est un de ces hommes qu'on rencontre toujours avec plaisir, mais

qu'on aime jamais. Pour s'en guérir il ne faut que l'écouter. Il est le premier à jetter un ridicule fur l'amour qui doit au moins fauver de celui qu'il inspire.

*Maximilienne* imagina que Mr. de *Bourdeilles* connoissant mieux le Vicomte qu'eux tous, changeroit peut-être les fentimens de fon amie. En lui rendant compte de fon nouveau bonheur, elle lui manda que fon père leur laissoit la liberté de raccourcir ou de prolonger le temps des épreuves, & que pour les arrangemens qui devoient précéder leur mariage, elle désireroit les concerter avec elle; que fi fa mère étoit libre, elle les attendoit avec la plus vive impatience. *Léopoldine* n'avoit jamais de raison dans ces fortes d'occasions. Elle arrive, & l'on fe met à concerter les préparatifs. Dans leurs fecrets entretiens *Maximilienne* faisoit tomber la conversation fur le Vicomte. Il est bon à tout, disoit Mr. de *Bourdeilles*, excepté à être un amant ou un mari.... une

femme est excusable & à plaindre de s'y attacher. Le malheur est réel, mais le danger n'est pas grand.

Ils agitoient ces fortes de converfation à la promenade. Ils y étoient un foir lorsqu'un des gens du Chevalier lui remit une lettre d'un étranger, arrivé depuis une demie heure à la poste & qui demandoit à l'entretenir. Le billet étoit conçu en ces termes: „le Comte de *Verlosen*, nom„mé Ministre de la Cour de Saxe auprès „de celle de Verfailles désireroit avoir „l'honneur de voir Monsieur le Comte de „*Bourdeilles*; il le prie de lui faire dire „fon heure. Il est chargé de bien des com„plimens de la part du Vicomte de *Cussy*."

Le Chevalier de *Bourdeilles* fit répondre qu'il épargneroit la peine à fon Excellence de fortir & qu'il alloit à la Poste. Il s'y rend en effet, ne concevant pas comment le Vicomte avoit pu fcavoir fon retour d'Amérique. Mr. le Comte de *Verlosen* étoit un homme d'environ qua-

ſante ans, gâtant un peu ſon ton à forçe de vouloir prendre des manières françoises. Il débuta par un Eloge pompeux de Mr. de *Cussy*, & termina le réçit d'une nombreuse ſuite d'aventures brillantes & romanesques par un mariage qu'il étoit ſur le point de contracter avec une Comtesse régnante du St. Empire; qu'il avoit besoin pour cela de quelques preuves de l'ancienneté de ſa maison, & l'avoit adressé lui Comte de *Verlosen* à Monsieur de *Bourdeilles*. Ce mariage ajouta-t-il, est encore un mystère entre vous & moi, & je crois même qu'il vous parle dans ſa lettre d'une grande charge de Cour, mais j'aime mieux, ajouta Mr. de *Verlosen*, vous mettre tout naturellement au fait & vous prévenir qu'il s'agit d'un grand mariage, non pour la fortune, il n'en a pas besoin mais pour l'honneur de ſe trouver allié aux grandes maisons de l'Allemagne à commencer par celle de l'Empereur.

Mr. de *Bourdeilles* promit au Comte de *Verlosen* tous les renseignemens qu'il feroit à même de donner, & lui proposa de le mener au Château, dont le maitre ne laissoit jamais à l'Auberge les étrangers comme lui. Il accepta & demanda seulement une heure pour faire sa toilette. Le Chevalier le quitta & retournant au Château se mit à lire ses lettres. Voici ce qu'il mandoit.

„J'ai appris, mon cher *Bourdeilles*, „que tu avois enlevé à ton Colonel la bel„le Miss *Jenkinson*, c'est fort bien fait; „qu'il t'avoit fait une querelle d'allemand, „c'est l'usage de ces Messieurs; que tu „avois épousé les cent mille guinées „de la belle angloise, c'est ce qu'il y a „de mieux. Tu as été mandé à Versail„les, ou tu t'es justifié; je m'en doutois; „on n'a jamais tort dans ce pays là avec „cent mille guinées; tu as sans doute „oublié la prude *Maximilienne*, tu as „tort, il falloit épouser l'une & avoir l'au-



TAYLOR INS OX

„tre, car *Maximilianus* quoique bégueule
„est bien jolie. Moi j'épouse aussi, une
„tonne d'or, mais cela ne m'empechera pas
„d'avoir un jour l'implacable *Léopoldine*
„que ce vieux fol de *Baudéon* tourmente
„à loisir. Elle eſt fière comme Lucrece.
„Je lui garde ſon ſort excepté qu'elle
„n'en mourra pas. Maintenant que nous
„nous ſommes entendus ſur cette famille
„ſentimentale, il faut que tu essuyes une
„longue histoire. J'arrive en Allemagne
„ou l'on me prend pour un Dieu. On
„l'est ici à bon marché. C'est com-
„me dans l'ancienne Rome. Parmi
„vingt conquêtes, il y en a une qui ar-
„range parfaitement mes affaires. C'est
„une Comtesse régnante, comme qui di-
„roit une Princesse. Elle veut me don-
„ner ſon or, ſa couronne, ſes états; tout
„ce qui l'embarasse ce ſont mes ſeize
„quartiers. Je lui en ai promis vingt
„quatre. Je me rapelle en effet que mon
„Présepteur qui étoit grand généalogiste

„ reçut un préſent de mon père pour avoir „prouvé par contrats de mariage cinq „ cens ans de nobleſse, Tache donc de „ déterrer ces vieilles paperaſſes, montre „ les au Comte de *Verlosen*, qui est fort „ aiſé à convaincre & que tu trouveras „ ſurtout très discrêt. Il faut convenir „ que nous aurons fait tous deux une bel- „ le campagne & que l'Amérique & l'Al- „ lemagne joueront un grand rôle dans „ notre histoire. Si jamais nous pouvons „ réunir la tonne d'or & les guinées, „ nous n'aurons rien à désirer. Ne man- „ que pas de dire aux *Baudéons* que c'est „ une place éminente qu'on m'accorde & „ pour laqu'elle, il faut des preuves. Car „ enfin cela peut encore manquer & je „ veux toujours tenir à *Léopoldine*. Adieu, „ mon cher Chevalier, depuis que tu as „ ſouflé une femme à ton Colonel j'ai pris „ pour toi une véritable eſtime. "

Cette lettre étoit aſſurément très propre à donner une juste-idée du caractère du

Vicomte. Mr. de *Baudéon* étant prévenu de la visite de l'envoyé extraordinaire, le reçut avec de grands égards & dans ces occasions sa vanité l'emportoit sur ses ressentimens. La conversation avec les Demoiselles roula sur les succès de Mr. de *Cussy*. *Leopoldine* se taisoit, mais on lisoit sur son visage une joye involontaire. Le Chevalier auroit bien pu prévenir les suites de ce triomphe passager, mais il ne croyoit pas qu'il y eut une circonstance au monde, ou il fut permis d'abuser du secret d'une lettre, dépôt sacré dans quelque besoin qu'on se trouve. Je suis loin, disoit elle [à *Maximilienne*, de former aucun projet sur le Vicomte, mais il est à mon bonheur que cet homme ne soit pas ce qu'on le suppose. Ses torts nécéssaires me condamneroient ; les injustices du public tournent en ma faveur. Quant à vous, Monsieur le Chevalier, votre silence est un peu ingrat, lorsque vous étiés en Amérique il trouvoit dans vos lettres

tout ce qui pouvoit ſervir votre amour.---
Je puis vous assurer, Mademoiselle, qu'il ne ſe plaindra pas de ce ſilence.

Il auroit pu ſe plaindre au contraire de l'indiscrétion de Mr. de *Verlosen*. Pénétré de l'accueil de Mr. de *Baudéon* qui lui montroit ſes jardins, il entra dans les plus grands détails ſur Mr. de *Cussy* & lui raconta le mariage. Mr. de *Baudéon* ne pouvoit retenir ſa joye; & c'étoit un tableau vraiment unique de voir les visages de ces différentes perſonnes pendant le ſoupé. *Léopoldine* jouissant des triomphes de ſon amant; Mr. de *Baudéon* enfin debarassé de ſon rival, le Comte de *Verlosen* enchanté d'un pays où l'on recevoit les étrangers avec tant d'empressement. Il acquitta ſa réconnoissance en partant, car les personnes du château bruloient d'être ſeules. Mr. de *Baudéon* plein d'une joye mal-adroite, annonça brusquement le mariage du Vicomte. *Léopoldine* réplique avec humeur qu'il faudroit être

plus heureux dans ſes visions; qu'au reste Mr. de *Bourdeilles*, qui a ſes poches pleines de lettres, peut éclaircir cet impénétrable myſtère. Il répond avec douceur que ces lettres traitent d'affaires, *mais* que le Comte lui a fait la même confidence, & que pour d'autres raisons, il n'est pas dans le cas d'en douter. --- Rien ne m'est égal comme ce mariage, ajoute-t-elle, mais les gens ſi cachés ſont insupportables. *Maximilienne* qui ſouffroit des propos durs que remboursoit ſon amant essaya de l'adoucir. Elle échoua, & pour la première fois depuis qu'elles ſe connoissoient l'impatience & l'aigreur rebutèrent les ſoins de l'amitié. *Maximilienne* versa quelques larmes & pardonna; Mr. de *Baudéon* retira ſes prétentions & dit assés ſéchement à ſa fille de ſe débarrasser de ſon amie.

Mr. de *Bourdeilles* voyant ſe former cet orage, qui finiroit par des ruptures, des éclats, & livreroit aux propos deux per-

fonnes qu'il aimoit, essaya de rendre la raison à Mlle. de *Bédissan*. Elle se levoit d'assés bonne heure, & s'occupoit ordinairement à peindre. Une heure après le lever du soleil il se promena sous le balcon où elle se plaçoit, & l'ayant apperçue il lui demanda la permission de l'entretenir. Elle aima mieux descendre, & ils furent dans un cabinet de verdure qui terminoit un long canal. --- Je mets dabord pour condition que si vous me nommés Mr. de *Baudéon*, je vous quitte. --- Je vous parlerai de quelqu'un qui vous fera rester --- est-ce de votre chef que vous parlés ? ou n'étes vous que l'interprête de votre ami ? --- Tout le monde, même *Maximilienne*, ignore ma démarche --- alors, je vous écoute. --- Si vous étiés convaincue que le Vicomte ne méritât pas vos sentimens, est-ce que votre raison ne leur en imposeroit pas ? --- je le crois. Mais à qui en ai-je entendu dire du mal, à Mr. de *Baudéon*; à qui en ai-

je entendu dire du bien au reste de l'univers. --- Moi qui ne suis pas jaloux j'ose vous assurer qu'il ne vous convient pas. --- Pourquoi ? --- Parce qu'il fait un jeu de ce dont vous faites la plus grande affaire de votre vie --- quelle preuve ? --- Ses leçons, ses exemples, ses écrits --- Ses leçons enfantillage ; ses exemples, ou sont ses victimes ? Ses écrits, montrés les moi. Une aventurière vient dans un château courir après des sens qui lui échappent ; & puis remarqués que c'est toujours Mr. de *Baudéon* & que nous ne sçavons rien que par l'éternel Mr. de *Baudéon*. --- Mais ce mariage enfin, --- chimère --- mais l'envoyé --- c'est une leurre qu'on lui a donné pour masquer ses véritables projets --- je suis sûr du contraire --- ne dites pas je suis sûr, dites que vous croyés le contraire --- je dis que j'en suis sûr --- vous impatienteriés un ange. J'ai des lettres du Vicomte --- j'en ai aussi --- que disent elles ?

--- le mariage --- eh bien, vous êtes aussi dans l'erreur --- c'est une grande charge dont-il s'agit. Il s'est mis dans la tête que sa nouvelle fortune me tenteroit, & l'ambition, malheur qui jusqu'à ce moment lui fut inconnu, lui a paru pouvoir assurer ses projets --- c'est-ce qu'il vous écrit --- & c'est-ce qui est --- c'est-ce qui n'est pas --- nier & ne pas prouver, c'est ne rien dire. --- Jusqu'ici cependant lorsque j'avois assuré - - - cela peut-être. C'étoit vous alors qui parliés. Dans ce moment c'est le gendre de Mr. de *Baudéon*. --- Que voulés vous faire du Vicomte? --- Rien; prouver seulement que je ne me suis pas attachée à un homme vicieux. --- Ainsi vous pourriés sacrifier à votre amour propre dix-huit ans d'amitié, & les soins d'un homme dont le grand tort est de vous trop aimer. --- Moi, sacrifier l'amitié! Ah non jamais, jamais, ma vivacité d'hier au soir à troublé dix fois mon sommeil cette nuit, & j'irai ce

matin dire mes regrets à mon amie & lui promettre d'imiter sa douceur pour mériter mon pardon.--- Afliger le père de son amie & pour qui?--- Que n'ai-je pas fait pour le guérir? Vous le plaigniés du moins avant.--- Achevés.--- Votre répugnance va jusqu'à la haine depuis qu'un homme a égaré votre raison.--- Ce sont leurs calomnies qui me l'ont rendu cher.--- Des calomnies! Si vous ne pouviés pas douter que vous êtes abusée, jouée, que feriés vous?--- Ma raison seule alors prescriroit mes démarches.--- Eh bien je vous déclare Mademoiselle, que vous l'êtes, lisés.

Il lui donne la lettre du Vicomte. Elle la dévore des yeux; la paleur couvre son visage, ses mains tremblent, elle a l'air de sortir d'une rèverie profonde, l'humiliation l'abbat; elle repousse les soins qui la consolent; & mon amie m'a tout caché! s'écrioit elle. Le Chevalier lui jure que jamais elle n'en a rien sçu & que ce

secrêt mourra entre eux deux. Chés elle le premier moment étoit violent, mais la raison reprenoit ensuite son empire.

Elle conta cette scène à *Maximilienne*, & la consulta sur la façon de réparer ses torts.

Cependant Mr. de *Baudéon* qui vouloit se distraire hâta le mariage de sa fille, pour voyager lorsqu'elle seroit établie. On en fixa le jour & comme Mr. de *Baudéon* aimoit toujours les affaires d'éclat, il prépara des fêtes qui firent un certain bruit. Une lettre que Mr. de *Bourdeilles* reçut du Ministre éloigna le moment. Celui-ci avoit reçu des plaintes du père de Miss *Jenkinson* contre le Chevalier qui avoit pris des engagemens & donné une espèce de promesse.

Pendant son séjour en Amérique, il avoit bien toujours gardé la préférence à Mademoiselle de *Baudéon*; mais dans l'incertitude de lui plaire, il avoit promis à Mr. *Jenkinson* d'épouser sa fille

ſous la ſeule condition que ſon tuteur y consentiroit. Les ordres du Roy le rapellérent à Versailles avant d'avoir reçu la lettre de *Maximilienne*. Lorsqu'il fut instruit de ſon bonheur & agréé de Mr. de *Baudéon*, il crut que Mr. *Jenkinson* ſeroit fort aise d'être quitte d'un gendre qui n'avoit point de fortune. Il en arriva autrement. Sa fille s'étoit fortement attachée à lui, & le chagrin de n'en recevoir aucune nouvelle la fit tomber dans une langueur propre à allarmer ſon père. Il ſe détermina à passer en France, & exposa ſa plainte au Ministre. Celui-ci voulant du bien au Chevalier & ne comprenant pas qu'on put refuser la plus belle personne d'Amérique & cent mille guinées, résolut de faire ce mariage. De là vint l'ordre à Mr. de *Bourdeilles* de ſe rendre à Versailles. Il obéït & ſe présenta au Ministre, qui lui dit d'aller ſavoir les intentions du Roy chez Mr. le Maréchal de *** ſon proche parent. Le Maréchal lui donna rendés vous pour ſept

heures. Il se rend chés lui & au milieu d'un cercle assés nombreux il apperçoit Miss *Jenkinson*; il rougit & s'éfforce de cacher son embarras; elle n'étoit guères plus rassurée, & son père montroit un visage sérieux, qui n'annonçoit pas une visite tranquille. Le Maréchal commence par dire que pour toute explication, il falloit lire les articles. Le Chevalier demande auparavant d'entretenir Mr. *Jenkinsson*. Ils passent avec le Maréchal dans une pièce voisine & le Chevalier leur conte ce qui s'est passé dans la vérité la plus éxacte, & ses engagemens indissolubles avec Mlle. de *Baudéon*. Mr. *Jenkinson* répond, vous avés promis à ma fille de l'épouser & n'avés mis d'autres conditions que le consentement de votre tuteur. Je l'ai, vous tiendrés votre parole. Le Maréchal qui n'avoit que les cent mille guinées en tête, ne parloit que d'articles, de prêtre, d'ordres du Roi,

Cette aventure fut bientôt la nouvelle de Versailles. Mr. de *Bûxos* Exempt aux Gardes & cousin germain de Mr. de *Baudéon* lui dépêche un courier. il arrive, il s'adresse au Duc de N*** à qui il avoit l'honneur d'appartenir. C'étoit un fort mauvais mariage pour votre fille, lui dit-il; *Bourdeilles* est aimable mais il n'a point d'argent. Il doit épouser l'Angloise & vous dévés marier Mademoiselle de *Baudéon* à un homme riche que je connois, & qui est en passe d'aller à tout. Ainsi loin de vous servir, je vais me joindre au Maréchal.

Il échappa à Mr. de *Baudéon* de dire que sa fille en mourroit. Le Duc se met à faire de grands éclats de rire, & se retira en disant, ces gens de province sont fols avec leurs belles passions, en mourir est très plaisant.

Cependant la belle *Jenkinson* qui n'avoit jamais vu la France, & moins encore la Cour fut éblouïe des hommages

que lui attirèrent sa beauté & ses guinées. La plus brillante jeunesse s'empressa autour d'elle, & parmi tant de Seigneurs elle entrevoyoit déja des motifs de consolation. Elle obtint des regards caressans d'une haute puissance, qui vouloit faire présent des cent mille guinées à l'un de ses favoris. Le Chevalier de *Bourdeilles* s'en apperçut. Il concerta avec Mr. de *Baudéon* les moyens d'arriver jusqu'à cette Puissance. Ils y parvinrent. Elle les servit chaudement. Miss *Jenkinson* déclara qu'elle ne vouloit point d'un coeur rebelle, rendit la parole au Chevalier, & devint bientôt après, Madame la Comtesse de C***. Le Maréchal le désavoua ; la Reine lui fit donner un régiment ; & il quitta la Cour de grand coeur pour revoler à la Bussière, ou il trouva *Maximilienne* & son amie dans les tourmens de l'inquiètude. Après les en avoir délivrées, Mlle. de *Baudéon* demanda ce qui retenoit son père à Paris. Une

rencontre assés bizarre. Il y a retrouvé Madame de *Bézonce* pour laquelle jadis il a soupiré si long-temps. Cette femme a tout hors les agrémens de la jeunesse. Il est difficile d'être plus aimable. Economie, connoissance du monde, excellent ton, considération personelle, esprit cultivé, toutes ces qualités sont portées chez elle à un haut degré. D'après quelques demi-confidences, je crois ajouta-t-il que nous allons avoir une belle mère.

A ce mot *Léopoldine* sourit par réflexion & *Maximilienne* lui tendant la main, dit, j'avois toujours espéré que ce seroit vous. Cette crise de Versailles avoit redoublé la tendresse de *Maximilienne*. Elle souhaitoit que le sacrement la mit à l'abri des craintes & de nouveaux orages. Son père arriva en effet & annonça qu'une de ses anciennes amies venoit assister à leur mariage. Il avoit aussi invité, Mr. de *Buxos* & quelques autres de ses parens. *Léopoldine* le félicita de son voyage.

Il répondit qu'il se seroit épargné bien des tourmens, s'il l'eut fait un an plutôt; il fit meubler très proprement l'appartement destiné à Madame de *Bézonce*.

Elle arriva comme elle l'avoit promis; tint tout ce que le Chevalier avoit annoncé les suffrages allérent au devant d'elle, & Mr. de *Baudéon* avoit l'air de les partager. Sa fille tacha de pénétrer le secret de son père & lui glissa que jamais les circonstances n'avoient été plus favorables à ses projets; il parut peu touché de cette ouverture. *Léopoldine* prenoit sur elle pour partager la joye publique. Le jour fixé arriva, & les nouveaux époux réçurent la bénédiction nuptiale.

Après le souper, *Léopoldine* fondante en larmes embrassa son amie, & pendant qu'on la conduisoit dans son appartement pour la remettre à son époux, elle s'eclipsa, monta dans une chaise de poste, & partit. *Maximilienne* que' doresnavant nous nommerons la Marquise de *Bourdeilles* fut sur-

prise le lendemain matin de n'en point entendre parler, & c'est à onze heures seulement que son père lui apprend son départ. J'en ai préssenti la cause, dit la Marquise vraiment affligée, & l'orgueuil l'a encore une fois emporté sur l'amitié. Alors elle raconte à son père leurs conversations pendant le voyage de Paris & les regrets tardifs depuis qu'il vouloit épouser Madame de *Bézonce*. Il sourit, & dit à sa fille, quoi tu penses que sa repugnance n'existe plus? eh bien je vais faire une épreuve; elle décidera mon sort.

Il ne s'expliqua pas d'avantage. Le château de la Bussière étoit devenu le temple du bonheur. Madame de *Bézonce* réussissoit à devenir l'amie des jeunes époux. La Marquise désiroit des conseils & la consultoit sur toutes ses démarches. Que faut il faire, lui demandoit elle un jour, pour plaire toujours également à son mari?

„L'état de femme est plus difficile à „remplir qu'on ne croit ordinairement. „La pluspart des nouvelles épouſes outrent la tendresse dans les premiers „momens & épuisent aisément leur coeur. „Trop d'empressement accoutume les hom„mes à ſe laisser aimer ; quelques pré„venances, peu de ſoins & beaucoup de „complaisances. Un homme aime une „femme qui s'occupe, pour qui les amu„ſemens ne ſoient pas un besoin, qui „mette du choix dans ſes liaisons, & ſoit „avare de confidence ; une femme qui ne „dédaigne pas les détails du ménage, „maintienne l'harmonie dans ſon domes„tique, & laisse appercevoir qu'elle ſera „économe un jour. Ils veulent enfin trou„ver une compagne, une amie assés dis„crète pour être dépositaire de leurs ſe„crets, assés courageuse pour résister „aux contradictions, assés douce pour „ſupporter les inégalités qui naissent de „la marche raboteuse des affaires."

Un autre jour elle lui demandoit comment on vivoit dans le monde.

„Le monde est un amas d'individus qui „se gouvernent par des loix tacites. La „renommée n'est que l'opinion de la multitude, & cette opinion distribue beaucoup de places, voila pourquoi on la „respecte. Dans le monde les individus „ne peuvent rien, réunis ils font tout. „Un jeune magistrat qui a le suffrage de „la robe, un militaire qui a la confiance „de l'armée parviendront nécéssairement; „la faveur les supplantera pour un moment, mais la rumeur que cette injustice passagère occasionne devient un titre „sacré pour l'occasion prochaine. Les „femmes n'ont qu'à perdre dans le grand „monde, taxées de pruderie si elles refusent, „méprisées si elles cédent, oubliées, si on „les néglige, soupçonnées, si on les recherche. Les hommes ne les respectent „que lorsqu'ils les aiment véritablement, & „rien de plus rare qu'une véritable passion."

C'est ainsi que Madame de *Bézonce* transmettoit ſon expérience & ſe proposoit de revivre dans la Marquise. Ces entretiens revenoient d'autant plus ſouvent que Mr. de *Baudéon* étoit allé à Barjemont où *Léopoldine* s'étoit rendüe. Il est temps, lui dit-il, de finir notre Roman. Votre bonheur est toujours le plus grand de mes besoins. Puisque la providence ne m'a pas choisi pour en être l'instrument, je viens vous proposer les voeux d'un homme honnête, aimable, & riche. C'est le Comte de *Buxos* qui n'a pas mieux résisté que moi à l'empire de votre ſéduction. --- Ses offres m'honorent infiniment, mais d'invincibles obstacles m'éloignent pour jamais de l'hymen. Si je n'ai pas cru faire le bonheur d'un homme que j'estimois, à qui la reconnoissance, l'habitude, l'amitié m'attachent, que devroit attendre de moi un étranger à qui je ne pourrois pas même livrer un coeur flétri par les contradictions. --- Ainsi donc vous rejetterés ſans cesse ce qui peut me

rapprocher de vous. --- Les *événemens* ont changé nos existences. *Maximilienne* toute entière à un époux fait pour plaire, si jamais homme eut ce droit; vous même prêt à vous unir à une femme qui rendra votre intérieur heureux & paisible n'aurés plus besoin de moi. Laissés moi dans ma solitude avec mes livres, mes pinceaux & peut-être mes regrets.

Ce dernier mot ralluma l'espoir dans l'âme toujours enflamée de Mr. de *Baudéon*. Il invita *Léopoldine* à une explication. Pressée par le besoin de s'épancher, elle ne lui cacha point que cet hymen ne l'effrayoit plus, mais que la manière dont elle rentreroit sous son joug l'inquietoit pour l'avenir. Il la rassura avec tant de vérité qu'elle lui tendit la main en disant elle est à vous. L'unique condition qu'elle y mit c'est que Madame de *Bézenee* ne resteroit pas moins au château.

Vainqueur de tant de difficultés, il fit part de ses succès à ses enfans, qui parti-

rent fur le champ pour Barjemont. L'église au bout de huit jours consacra leurs promesses, & ils revinrent ensuite à la Bussière. Madame de *Baudéon* deshabitua son mari de la cohue; il se livra à l'agriculture, à la réfléxion, & connut la félicité dont l'espèce humaine est susceptible, sa femme se livra aux livres, à la musique, à la peinture. Le ciel lui refusa un bien ardemment désiré, des enfans. Madame de *Bourdeilles* eut d'autant plus besoin d'elle que son mari fut choisi pour des négociations. Le premier poste qu'il remplit fut à la Cour de Dresde. Elle l'y accompagna. C'est là qu'elle apprit les succès du Vicomte de *Cussy*. Il avoit en effet épousé une Princesse; emporté par l'ambition, il étoit infiniment moins occupé de sa femme que de ses projets; heureusement qu'elle trouvoit encore une sorte de bonheur à aimer un ingrat. La politique conduisit Mr. de *Bourdeilles* au ministère, le ministère à l'éxil, l'éxil au bonheur. Le soli-

taire s'éteignit de vieillesse, toujours ferein, toujours pauvre, toujours à une certaine distance des hommes. Madame de *Bézonce* devint un tiers quelquefois nécéssaire avec Mr. de *Baudéon*, qui avoit pris des années & fupportoit mal les maladies, avant coureuses de la dernière heure. De fréquentes absences, l'orageux féjour de la Cour, l'yvresse du crédit & de l'élevation n'altérérent jamais l'amitié entre ces deux femmes. Lorsque les ambassades, les féparérent, une correspondance fuivie les dédommageoit; Madame de *Baudéon* élevoit les enfans de fa fœur, & lorsque Mr. de *Bourdeilles* arriva dans fon éxil à Andrecy, terre qu'il possedoit dans le Bourbonnois, la prémière personne qu'il trouva fur la porte de fon château fut Madame de *Baudéon*.

Pendant fon féjour à Versailles Madame de *Bourdeilles* fit connoissance de fa rivale, Mifs *Jenkinson* devenue Comtesse de L. ce mariage avoit mal tourné. Une

dissipation outrée non-feulement avoit abforbé fa dot, mais fait des dettes qui tenoient fon mari dans les pays étrangers. Mr. de *Bourdeilles* lui rendit des fervices importans & la mit à même de vivre dans l'aisance au moins.

On fera furpris peut-être de ne pas voir dans ces mémoires l'histoire du ministère de Mr. de *Bourdeilles*, il y a peu de ministres dont on puisse écrire l'administration. En fuppofant de grands talens, ce qui est très rare, il faut les occasions de les faire valoir. C'est dans les minorités, pendant les troubles, au fein des révolutions qu'un ministre joue un rôle. La paix de 1782 marquera dans le ministère de Mr. de *Vergennes*; l'acquisition de la Crimée, illustrera celui du Prince *Potemkin*. Au reste les mémoires du Marquis de *Bourdeilles* font écrits par Mademoiselle de *Baudéon*. On y retrouve partout un ferviteur zèlé, actif, intelligent, mais qui avoit mal profité des conseils

du Vicomte de *Cussy*. Il lui écrivit à son avénement au ministère.

„Vous voila en place, Monsieur le „Marquis, le tendre intérêt que je prends „à votre gloire égale celui que je prenois „jadis à votre bonheur. Veuillés en croi- „re ma vieille expérience. Que la chose „dont vous vous occuperés le moins soit „votre ministère, plus vous le négligerés, „moins vous aurés d'ennemis. Celui qui „travaille le plus, n'avance pas d'avanta- „ge que le ministre tout entier à ses „plaisirs. Les choses sont montées de fa- „çon qu'il faut, bon gré mal gré, qu'un „département aille. Des commis & de „l'argent; moqués vous du reste. Votre „affaire est d'éloigner ceux qui ambition- „nent votre poste; ce n'est pas en fai- „sant de grandes choses, mais en enfai- „sant d'agréables que vous y parviendrés. „Celui qui plait a fait toujours bien. Au „nom du ciel, moins d'honnêteté, des „espions, beaucoup des maitresses; l'hon-

„nêteté perd le plus galant homme, les „espions lui ouvrent le livre de l'avenir, „& les maitresses lui donnent pour pro- „neurs tous ceux qu'elles enrichissent. „Prenés de toutes mains pour acheter les „affamés qui vous entoureront. Don- „nés vous des terres, des places, des „sommes; l'impudence mène à tout & „le dèsintéressement au ridicule. On ne „croiroit jamais que cette morale est la „bonne, la seule; je ne connois que *Sully* „qui l'affoiblisse, encore le bon homme „étoit il plus adroit qu'on ne l'imagine. „Bon jour, Monsieur le Marquis. Le ton „de ma lettre vous prouve que je n'aî „rien à demander."

FIN.

J. Robertshaw
17. 1. 95
[VOLT.]

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
24 JAN 1995
OF OXFORD
LIBRARY

941930

Curiot
Luch
caee